

Cable des Matières

S^t Georges Le Chateau de la Barbe-bleue
S^t Yves Le mari d'une jolie femme
Guillard L'œil de Macchiavel
Lucien Le volier, ou les oiseaux poltrons
Labiche En manches de chemises -
Comma Capitaine --- de quoi ?
Yorban Dieu merci ! le coureur est mort
Marc-Michel - On demande des miliciens
Labiche Maman Sabouleur
Amiet Pourquoi - Le mendiant
Vattier La Chasse au lion
Labiche Les cheveux de ma femme
Tournier Le mal de la peur
Lauremin Paris qui s'irrite
Dumas-fils La dame aux camélias
Lucien Madame Bijou
Maquet Le Chateau de Granville



LE CHATEAU

DE

LA BARBE-BLEUE,

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE

M. DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE DE

M. LIMNANDER,

Mise en scène de M. E. MOCKER.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE 1^{er} DÉCEMBRE 1851.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 bis.

—
1852



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GASTON DE ROCHAMBEAU.....	MM. DUFRESNE.
LE BOUCANIER.....	COULON.
DON FRESCO*.....	Sainte Foy.
JACQUES II, roi d'Angleterre.....	DUVERNOY.
LE CAPITAINE RENARD.....	CARVALHO.
FIDELIA.....	M ^{me} UGALDE.
MIRETTE.....	M ^{lle} LEMERCIER.
MIRZA.....	M ^{me} FÉLIX.
UN CAPORAL de la garde écossaise.....	MM. PALIANTI.
UN HUISSIER.....	LEJEUNE.

COLONS, MÉTIS INDOUS, ESCLAVES, HOMMES ET FEMMES, PIRATES, OFFICIERS, SEIGNEURS de la cour de Jacques II, DAMES D'HONNEUR, SOLDATS de la garde écossaise.

La scène se passe aux Grandes-Indes, à quelques lieues de Madras, en 1668.

NOTA. La mise en scène exacte de cet ouvrage, réglée par M. E. Mocker, est rédigée et publiée par M. L. Paliani.

* Ce rôle doit être gasconné.

CHATEAU DE LA BARBE-BLEUE.

ACTE I.

Le théâtre représente une hôtellerie indienne entourée de fenêtres qui se ferment à volonté, par de larges stores de toiles de couleurs. L'aspect de cette hôtellerie, sur le bord de la mer, est très-pittoresque. — Partout, dans l'intérieur, des fleurs et des plantes qui tapissent les murs.

SCENE I.

(Au lever du rideau, l'orage, qui a commencé à la fin de l'ouverture, augmente peu à peu. Des marins européens sont assis autour d'une table chargée de brocs et de verres, et semblent très-animés. Leur chef, LE CAPITAINE RENARD, tient une longue pipe indienne d'une main et un verre de l'autre. Çà et là, assis et couchés, des colons indiens et des métis, écoutant avec effroi l'orage que les marins paraissent braver; MIRZA, l'hôtesse, est tremblante, et tout en versant à boire aux marins, les supplie de se taire.)

INTRODUCTION.

Buvons, chantons, luttons de bruit
Avec le tonnerre et l'orage!...
Devant notre joyeux tapage
Celui du ciel s'évanouit!

LES COLONS, tremblant.

Voilà l'orage qui redouble!

LES MARINS, aux esclaves.

Eh quoi! c'est cela qui vous trouble?
Tout comme nous, buvez, morbleu!
Au vent qui gronde, au ciel en feu!

MIRZA.

Mais vous voulez donc en ce lieu
Attirer le courroux de Dieu!

LE CAPITAINE RENARD.

Le foudre et les flots en colère
N'ont jamais troublé notre cœur !
Eh ! morbleu ! ce n'est pas sur terre
Que des sibustiers auraient peur !

REPRISE DU CHOEUR.

Buvons, chantons, luttons de bruit !
Etc., etc.

(Un violent coup de tonnerre retentit dans l'hôtellerie ; les colons se détournent avec effroi, et l'on frappe rudement à la porte.)

SCENE II.

LES MÊMES, MIRZA, ouvrant à GASTON et à DON FRESCO,
qui entrent vivement dans l'hôtellerie, trempés par la pluie et
leurs habits en désordre.

MIRZA.

Des voyageurs, et par ce temps affreux !
DON FRESCO, tombant accablé sur un siège.

Ah ! je suis presque aveuglé par la foudre !

TOUS, aux voyageurs.

Vous devriez tous deux être réduits en poudre !

GASTON, gaiement.

Nous avons triomphé de la terre et des cieux !

DON FRESCO, se tâtant.

Est-ce sur moi qu'est tombé le tonnerre ?

Par pitié, répondez ?...

TOUS.

Mais vous en seriez mort !

DON FRESCO.

Je le suis à peu près !

GASTON, riant.

Quand dans ce jour prospère

Contre les éléments Dieu nous envoie un port,

C'est de l'ingratitude, après un pareil sort !

AIR.

Vivent les plaisirs du voyage,
Mais surtout dans ce beau pays !

Quelle aventure ! quel dommage

De ne pouvoir aller la conter à Paris !

Pour me recevoir, un orage !

L'Inde s'est mise en frais pour moi !

La foudre et le vent, quel tapage !
Tant de bruit ! l'on me traite en roi !
Et vous, beautés au teint d'ébène,
Près de moi que n'accourez-vous !
La femme ici porte une chaîne,
Nous portons la sienne chez nous !

Ah ! le beau pays !
C'est le paradis !
Quand de la tempête,
On sauve sa tête !
Ah ! le beau pays !
C'est le paradis !
Et l'on s'en souvient
Quand on en revient !

Vivent les plaisirs du voyage !
Etc., etc.

LE CAPITAINE RENARD, à *Gaston*.

Touchez là, vous êtes un brave !... et un brave de mon pays, j'en suis sûr !... car il n'y a qu'un Français pour supporter aussi gaiement de pareilles fatigues et de tels dangers !

GASTON.

Un compatriote !... charmé de la rencontre... alors, permettez-moi de vous demander sans façons deux verres de xérès... un pour moi, l'autre pour ce noble personnage avec qui j'ai voyagé depuis Madras, et qui ne me semble pas encore bien sûr d'être vivant !

DON FRESCO.

Écoutez donc !... sans cette espèce de sauvage qui nous a remis dans notre route !..

GASTON.

Un brave, ma foi, qui semblait se rire des éléments en furie !

LE CAPITAINE RENARD, à *Gaston*.

Puis-je savoir, messieurs, qui j'ai l'honneur de rencontrer ?..

GASTON.

Volontiers !... Monsieur s'appelle don Fresco... c'est un noble espagnol, à ce qu'il dit... je l'aurais pris pour un Gascon... mais il assure que ces deux idiomes se ressemblent !... Moi, monsieur, je suis le comte de Rochambeau !

LE CAPITAINE RENARD.

Un beau nom !

GASTON.

Trop beau, monsieur !... car feu mon père, pour lui faire hon-

neur, a dépensé presque tout son bien au service de Sa Majesté Louis XIV... et je venais d'achever mon modeste héritage, quand je me souvins fort à propos d'un frère de ma mère, Anglais d'origine, et riche négociant à Madras, dont j'étais le seul héritier!

DON FRESCO.

Héritier, monsieur!... belle profession!..., que vous venez sans doute exercer aux Grandes-Indes?

GASTON.

Comme vous dites!.. et à mon grand regret!... car, vous saurez qu'en quittant la France, j'ai perdu l'espoir de revoir quelqu'un dont l'image et le souvenir sont gravés là pour jamais!

MIRZA, avec intérêt.

Monsieur le comte est amoureux?

GASTON.

Comme un fou!... d'une personne que je n'ai vue qu'une heure dans ma vie, à la cour du roi Jacques II, cet illustre monarque proscrit de l'Angleterre, et réfugié en France, sous la puissante protection de Sa Majesté Louis XIV.

MIRZA.

Et cette personne vous aime, sans doute!

GASTON.

Pas du tout!... je ne lui ai même jamais parlé!.. C'était au milieu d'une fête que donnait le roi Jacques, au château de Saint-Germain... J'entrais à peine dans les salons, qu'une voix ravissante frappa mon oreille... une jeune fille était là, entourée des premiers personnages de la cour... et chantait, en s'accompagnant de la harpe, une naïve mélodie écossaise, dont le bon roi Jacques semblait tout ému... Cet air si simple et si touchant, il s'est gravé dans mon souvenir, dans mon âme... le bal commençait, quo j'écoutais encore... Prenant cette charmante personne pour une des filles d'honneur de la reine... j'allais l'inviter à danser... quand un officier de service, se jetant entre elle et moi, m'avertit que cette jeune fille était la seule personne de la cour qu'on ne pût inviter sans la permission du roi!

MIRZA.

Et vous savez au moins son nom?

GASTON.

Tout le monde l'ignorait!... elle paraissait pour la première fois à la cour!.. tous mes efforts pour la revoir furent inutiles... six mois après, je partis pour ce pays, où j'arrive décidé à me faire planteur, négociant, à être riche enfin, puisque je ne peux pas être heureux... Mais, pardon de vous raconter ainsi mes aventures... moi, d'abord, j'en parle à tout le monde... et puis

les voyageurs et les amoureux sont bavards... surtout quand on les écoute avec autant d'intérêt !

LE CAPITAINE RENARD.

Parbleu ! mon gentilhomme... je suis fâché que vous ayez un oncle si fortuné !

DON FRESCO.

Je n'ai pas ce malheur, moi !

LE CAPITAINE RENARD.

Avec votre bravoure et votre esprit aventureux, vous auriez fait un excellent flibustier... et je vous aurais offert de servir sous mes ordres !

GASTON, *sahuant en riant.*

Ah ! monsieur est...

LE CAPITAINE RENARD.

Flibustier, monsieur... pirate !.. écumeur de mer, comme vous voudrez... je ne tiens pas au titre !.. Quant au métier il est bon, quoique dangereux !.. et je viens dans ces parages, pour une expédition qui n'est pas facile... mais où il y a de l'or à gagner !

GASTON.

Eh bien, mon brave, je vous souhaite bonne chance...

LE CAPITAINE RENARD.

Celle de ne pas être pendu, par exemple !.. ça arrive quelquefois, c'est de l'état... (*Aux marins.*) Et vous, enfants, v'là le beau temps revenu... Allez préparer la pirogue !.. et trouvez-vous ici dans une heure, vos armes chargées... (*A Gaston*) Au revoir, mon gentilhomme !.. et charmé d'avoir fait votre connaissance !

GASTON.

Moi de même !.. Ah ! encore un mot !.. si jamais vous rencontrez dans vos expéditions quelques vaisseaux de Williams Schmitt... ménagez-les..

LE CAPITAINE RENARD.

Pourquoi ?

GASTON.

Eh ! parbleu ! ce sont ceux de mon oncle !.. c'est mon héritage !.. et je viens le chercher assez loin pour ne pas le perdre !.

LE CAPITAINE RENARD.

C'est juste !.. (*Aux marins.*) En route, camarades !..

(*Le capitaine sort avec ses marins.*)

SCENE III.

GASTON, DON FRESCO, MIRZA.

MIRZA, *indiquant une table servie.*

Allons, mes gentilshommes... à table... Le neveu de Williams

Schmitt et ses amis ont crédit ouvert dans toutes les hôtelleries des Grandes-Indes!

GASTON, *s'asseyant à table.*

Ma foi ! volontiers !... d'autant plus que je meurs de faim !

DON FRESCO.

Je le crois bien !... pas une maison sur la route, nous avons vécu de cocos depuis hier !

GASTON, *versant à boire,*

A la santé des ducats de mon oncle !... (à *don Fresco*), à la vôtre, mon brave compagnon de voyage, cela vous remettra le cœur !

DON FRESCO, *se servant.*

L'estomac, à la bonne heure... mais le cœur est toujours vaillant et dispos !

GASTON.

Pourtant, cette nuit, vous trembliez...

DON FRESCO.

Je tremblais de froid, monsieur... mais de frayeur, jamais !

GASTON, *à part.*

Si cet Espagnol-là n'est pas Gascon !... je ne m'y connais pas !

MIRETTE, *chantant dans la coulisse.*

Tra, la, la, la,

Tra, la, la, la,

Chacun sait cette histoire-là !

Tra, la, la, la.

DON FRESCO, *avec effroi.*

Qu'entends-je ?

MIRZA, *écoutant.*

Je ne me trompe pas... c'est la voix de Mirette...

DON FRESCO, *de même.*

Mirette ici, grand Dieu !

GASTON, *à Mirza.*

Qu'est-ce que c'est que M^{lle} Mirette ?

MIRZA.

C'est une petite Indienne... un vrai lutin... la suivante de la Barbe-Bleue !

GASTON, *riant.*

Comment ! une Barbe-Bleue aux Grandes-Indes !... Je connais l'histoire... un homme horrible, qui a tué trois femmes !

DON FRESCO, *vivement.*

Du tout !... une femme charmante !... veuve de quatre maris !

GASTON.

Et c'est elle que vous appelez?...

DON FRESCO, *d'un ton sinistre.*

La Barbe-Bleue... à cause de ses nombreux veuvages.

GASTON.

Quatre maris!... quelle consommation!

MIRZA, *regardant au fond.*

Voici Mirette, entourée de toutes nos jeunes filles.

DON FRESCO.

Je ne me sens pas bien !. j'ai besoin d'air !...

GASTON, *qui a été voir à la porte du fond.*

Quelle charmante enfant !

DON FRESCO, *bas à Gaston.*

Méfiez-vous de cette fille-là... c'est le diable ! (*Il sort vivement de côté.*)

GASTON, *voyant entrer Mirette.*

Ma foi ! voilà un diable avec qui l'on se damnerait de bon cœur !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MIRETTE, entourée de jeunes Indiennes.

MIRETTE, *riant.*

Tra, la, la, la,

Tra, la, la, la,

Chacun sait cette histoire-là !

Tout le monde vous la dira,

Tra, la, la, la,

GASTON.

Ma chère enfant, je vous en prie

Ah ! faites-nous ce récit surprenant !

MIRETTE.

Je ne puis m'arrêter ; à la ville on m'attend !

GASTON.

Soyez aimable autant que vous êtes jolie !

MIRETTE.

On ne peut refuser un seigneur si galant ;

Mais c'est bien triste, allez, et surtout effrayant !

GASTON, *parlé.*

Je suis brave... parlez!

MIRETTE.

BALLADE.

1^{er} COUPLET.

Sur la cime du pic Terrible
 Il est un palais merveilleux
 Dont l'abord est inaccessible
 A tout mortel audacieux!...
 C'est là que demeure une belle
 Aux yeux d'azur, aux bruns cheveux,
 Fraîche comme la fleur nouvelle,
 Douce comme un ange des cieux;
 Mais tremblez de lui plaire,
 Et redoutez un triste sort,
 Car son hymen, au téméraire,
 Donne la mort!

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Ah! tremblez, tremblez de lui plaire,
 Et redoutez, etc., etc.

MIRETTE.

2^{me} COUPLET.

Tous les ans, cette pauvre veuve
 Se choisit un charmant époux,
 Et tous les ans, pour chaque épreuve
 Le destin réserve ses coups!
 A l'hymen, la douleur dans l'âme,
 Elle fait un nouvel emprunt,
 Et d'un autre devient la femme,
 Tout en regrettant le défunt.
 Ah! tremblez, tremblez de lui plaire,
 Et redoutez un triste sort!
 Car son hymen, au téméraire,
 Donne la mort!

CHOEUR.

Ah! tremblez, tremblez de lui plaire,
 Et redoutez, etc., etc.

GASTON.

A la bonne heure!.. voilà une histoire piquante, originale...

un château inaccessible... une beauté qu'on épouse au péril de sa vie... et avec qui l'on risque de ne pas même finir la lune de miel!

MIRETTE.

Non, mon gentilhomme... on ne risque pas... on est sûr!...

GASTON, *riant*.

Ca vaut mieux... on sait au moins à quoi s'en tenir... et votre maîtresse est cette femme étrange, qu'on a surnommée la Barbe-Bleue?...

MIRETTE.

Oui vraiment!.. et c'est une indignité... parce qu'une pauvre femme a eu le malheur de perdre quatre maris, on la soupçonne, on l'accuse... comme si ça ne pouvait pas arriver à tout le monde!

GASTON, *riant*.

Permettez... si chaque femme en perdait autant, le genre humain n'y suffirait pas!

MIRETTE.

Ah! si son premier époux eût vécu! madame eût été trop heureuse!... c'était un armateur des Barbades, d'un caractère excellent!.. Voilà qu'un jour on lui servit des ananas, sur lesquels avait passé le *fer-de-lance*, un petit serpent dont le contact est mortel!...

GASTON, *avec pitié*.

Et le pauvre armateur?..

MIRETTE.

Deux heures après, il n'était plus!.. Oh! ma maîtresse l'a bien pleuré, je vous assure!

GASTON.

Ce qui ne l'empêcha pas de lui donner un successeur!

MIRETTE.

Un homme superbe! et d'une santé magnifique... un colon des Basses-Terres... mais un soir, en s'appuyant sur un balcon qui n'était pas solide... il tomba dans la mer, dont les flots coulaient sous les fenêtres de l'habitation, et fut englouti pour jamais!..

GASTON.

Et de deux!

MIRETTE.

Madame faillit en mourir de désespoir!.. et sans un jeune lord qui vint par hasard la visiter quelques mois après...

GASTON.

Par bonheur l'Anglais la consola!

MIRETTE.

Non, monsieur... jamais!... Elle l'épousa, c'est vrai... mais sans cesser de regretter son cher colon... et voyez la fatalité... le jeune lord périt de mort subite, six mois après son mariage.

GASTON.

Ah ça, mais c'est un carnage d'époux!

MIRETTE.

Et le quatrième, mon gentilhomme!...

GASTON.

Voyons le quatrième?

MIRETTE.

C'était un Français... nommé le chevalier Hercule de Lantillac.

GASTON.

Un compatriote... ça devient intéressant!...

MIRETTE.

Séduit par les richesses de la belle veuve, il paria de l'épouser... se présenta courageusement dans son château, lui fit une cour assidue... et quinze jours après devint son mari!

GASTON.

Enfin! en voilà un d'heureux!

MIRETTE.

Pas dans ce monde, du moins!

GASTON.

Comment! le chevalier aussi?

MIRETTE.

Hélas! le soir même de ses noces... comme il traversait un petit bois qui longe les fossés du château, un misérable nègre le frappa d'une balle, en visant un chat tigre qui désolait le pays... et le malheureux chevalier roula dans un abîme, où il a disparu pour toujours!

GASTON.

Mais c'est épouvantable!.

MIRETTE.

N'est-ce pas, mon gentilhomme, que c'est affreux... et que ma pauvre maîtresse est bien à plaindre?

GASTON.

Permettez... je plains encore plus ses maris... Ah ça, mais c'est donc une fée! une Circé que cette femme?...

MIRZA.

Oui, mon gentilhomme! une fée! une sorcière... tantôt jeune,

tantôt vieille... à son gré... selon son caprice... Les anciens du pays assurent l'avoir connue à l'âge de soixante ans !

GASTON.

Et maintenant?...

MIRZA.

Oh ! maintenant, c'est différent !

GASTON, *riant*.

Elle en a cent !

MIRETTE.

Elle n'en a plus que vingt !

GASTON.

C'est juste, en vieillissant!... Tout cela pique ma curiosité... je veux voir ta maîtresse à tout prix!...

MIRETTE.

Impossible, mon gentilhomme... ma maîtresse ne reçoit personne !

GASTON.

Allons donc... et dussé-je assiéger le château!...

MIRZA.

Y pensez-vous!... un château bâti sur un roc... la mer au bas, et de l'autre côté d'affreux abîmes...

MIRETTE.

Et à moins d'un guide sûr!...

GASTON.

Eh bien, il me vient une idée... un expédient !

MIRZA et MIRETTE.

Que voulez-vous dire ?

GASTON.

C'est mon secret... et je ne le confierai qu'à mademoiselle Mirette seule!...

MIRZA.

Nous vous laissons, mon gentilhomme... mais croyez-moi, renoncez à votre projet... et si jamais vous voyez la Barbe-Bleue....

MIRZA, MIRETTE et LE CHŒUR.

Ah ! tremblez, tremblez de lui plaire,

Et redoutez un triste sort !

Car son amour, au téméraire,

Donne la mort !

(Toutes les jeunes filles sortent avec Mirza par la porte du fond.)

SCÈNE V.

GASTON, MIRETTE.

MIRETTE.

Maintenant, mon gentilhomme, parlez vite... de quoi s'agit-il?

GASTON.

Tu vas le savoir, mon enfant ! (*Il va fermer la porte du fond.*)

MIRETTE.

Que faites-vous donc ?

GASTON.

Je ferme la cage, de peur que l'oiseau ne s'envole!...

MIRETTE, avec effroi.

Qu'est-ce qui va donc se passer maintenant ?...

GASTON.

Rien que de très-naturel !... Tu m'as dit que ta maîtresse ne voulait accueillir personne dans sa mystérieuse demeure ?

MIRETTE.

Personne !

GASTON.

Et tu refuses de me guider... de m'y introduire ?...

MIRETTE.

Sans doute !

GASTON.

A merveille... mais comme il faudra bien que tu y rentres toi-même, tôt ou tard... j'ai pensé qu'en m'attachant à tes pas, en ne te quittant plus... nous entrerions ensemble !

MIRETTE.

Voilà une belle idée!... une pauvre fille comme moi... mais ça me compromettrait... je ne trouverais plus de maris !

GASTON.

Des maris!... après l'exemple de sa maîtresse... elles sont incorrigibles dans ce château-là !

MIRETTE.

Mais c'est une persécution !

GASTON.

Du tout!... c'est une association... et voilà pourquoi je ne veux pas que tu m'échappes !

MIRETTE.

Prenez garde, monseigneur !... je suis comme ma maîtresse... un peu fée, un peu lutin !

GASTON.

Ma foi ! ça ne m'étonnerait pas !

DUETTO.

Petit lutin, fée adorable,
Ah ! prête-moi ton doux secours !
Et par pitié sois favorable
A l'avenir de mes amours !

MIRETTE.

Je ne suis pas la fée aimable,
Qui peut ici, par son secours,
Montrer un pouvoir favorable
A votre espoir, à vos amours !

GASTON.

N'importe ! en paladin, cherchant une aventure,
Je veux, conduit par toi, pénétrer en ces lieux.

MIRETTE.

Non, je n'en ferai rien... et pour vous, je le jure...

GASTON.

Pour moi !

MIRETTE.

Si vous alliez devenir amoureux
De ma maîtresse !... elle si douce, si jolie !..

GASTON.

Ne crains rien, mon enfant... j'adore et pour la vie,
Quelqu'un bien loin d'ici...

MIRETTE, avec malice.

Bien loin... ah ! dans ce cas,

A vous je ne me ferais pas !

ENSEMBLE.

GASTON, à Mirette.

Va, celle que j'aime,
C'est mon bonheur même,
C'est l'espoir suprême
De ma vive ardeur !
Mais ta solitaire
Et tout son mystère,
Je ne puis le taire,
Agitent mon cœur !

MIRETTE.

Si celle qu'il aime
Est son bonheur même,
Et le bien suprême
De sa vive ardeur,
De la solitaire
Pourquoi le mystère
Que l'on veut lui taire
Trouble-t-il son cœur ?

MIRETTE.

Mais et je vous refuse!..

GASTON.

Alors, et sur tes pas,
Je serai nuit et jour!..

MIRETTE.

O ciel ! quelle menace !
Un amoureux à soi, monsieur, je ne dis pas !
Mais l'amoureux d'une autre...

GASTON.

Alors, de bonne grâce
Consens à me conduire !

MIRETTE.

Il le faut bien, vraiment !
Le moyen de faire autrement !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GASTON.

Va, celle que j'aime, etc.

MIRETTE.

Si celle qu'il aime, etc.

MIRETTE, avec malice.

Mais avant tout, sachez que je prends un chemin
Fort peu commun... et même assez étrange!..

GASTON.

Va, va, je t'y suivrai... tu seras mon bon ange !

MIRETTE, riant.

A moins que je ne sois enfin,
Comme on vous l'a dit, un lutin !

Au lutin

Malheur qui se fie !

Un lutin
C'est l'esprit malin !
D'un lutin
La sorcellerie,
Peut un beau matin,
De fille jolie
Prendre l'air mutin,
Et vous perdre enfin !

GASTON.

Au lutin
Moi je me confie !
Un lutin
C'est l'esprit malin !
D'un lutin
La sorcellerie,
Pourrait bien en vain,
De fille jolie
Prendre l'air mutin ;
Je m'en ris enfin !

MIRETTE.

Vous voilà prévenu !

GASTON.

Sans doute !

MIRETTE.

Et puis, si par malheur, vous me perdez en route,
Ma voix pour vous guider redira son refrain...

Au lutin
Malheur qui se fie, etc.

ENSEMBLE.

MIRETTE.

Au lutin
Malheur qui se fie !
Un lutin
C'est l'esprit malin !
D'un lutin
La sorcellerie,
Peut un beau matin
De fille jolie
Prendre l'air mutin,
Et vous perdre enfin !

GASTON.

Au lutin
 Moi je me confie !
 Un lutin
 C'est l'esprit malin !
 D'un lutin
 La sorcellerie,
 Pourrait bien en vain,
 De fille jolie
 Prendre l'air mutin ;
 Je m'en ris enfin !

MIRETTE.

Venez donc !

GASTON.

Me voilà !

MIRETTE, *tandis que Gaston va prendre son manteau.*

Très-bien !... alors, suivez
 Mes pas, monsieur, si vous pouvez !

GASTON.

Je suis à toi, mon enfant... je suis à toi !
(Elle disparaît par la muraille qui se réferme sur elle.)

GASTON, *se retournant stupéfait.*

Eh bien, où donc est-elle ?... enfuie ! disparue... et pas une
 porte ouverte !...

MIRZA, *frappant au fond.*

Ouvrez ! ouvrez donc... c'est moi, Mirza, votre hôtesse !

SCÈNE VI.

MIRZA, GASTON.

GASTON, *à Mirza.*

Mirette ! Mirette... l'avez-vous vue !... répondez... par où s'est-
 elle enfuie ?

MIRZA.

Mirette ! mais elle était là... dans cette chambre, avec vous !

GASTON.

Eh ! parbleu ! je le sais bien... et tout à coup évanouie, dis-
 parue comme une ombre... Décidément je crois aux lutins, aux
 génies... à tout ce qu'il y a d'incroyable !

MIRZA.

Allons, calmez-vous, mon gentilhomme !... elle reparaitra peut-être en ces lieux aussi vite qu'elle en est partie !

GASTON.

Et elle fera bien... car je la retrouverai... fût-ce dans le château de son étrange maîtresse ! (*Apercevant le Boucanier appuyé contre la porte.*) Que vois-je !... Quel est cet homme ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BOUCANIER.

(*Il porte un manteau de chasseur indien, et tient une longue carabine à la main; il s'arrête à la porte pour regarder dans l'hôtellerie.*)

MIRZA, à Gaston.

Cet homme... c'est le plus habile boucanier de la contrée !

GASTON, surpris.

Un boucanier ! qu'est-ce que c'est que ça ?

MIRZA.

Un chasseur de buffles sauvages... et en même temps de tigres et de panthères, dont il vend la fourrure aux Européens !

GASTON.

Attendez donc !... je le reconnais maintenant... c'est lui qui cette nuit m'a remis dans mon chemin !

LE BOUCANIER.

C'est moi !

MIRZA.

Oh ! il connaît à fond les défilés de nos bois... et si quelqu'un peut vous donner des nouvelles de Mirette...

GASTON.

Vraiment !... ça se trouve à merveille... (*Au Boucanier.*) Eh bien ! entrez-donc, mon brave... est-ce que je vous fais peur ?...

LE BOUCANIER, d'un air sombre, descendant en scène.

Personne ne fait peur à Jacques le boucanier !

GASTON, l'examinant, à part.

Je le crois parbleu bien !... c'est plutôt lui, qui...

LE BOUCANIER.

1^{er} COUPLET.

Dans ce pays on me connaît,
Je suis le roi de la forêt !

Pas une retraite sauvage,
 Et pas un seul antre effrayant,
 Où je ne porte le ravage,
 Où l'on ne tremble en me voyant !
 Sur l'éléphant ou la panthère
 Chaque jour je lance mes coups !
 Et de ma balle meurtrière
 Tous mes compagnons sont jaloux !
 Car en ces lieux on me connaît,
 Je suis le roi de la forêt !

2^{me} COUPLET.

Jusques aux griffes de la hyène
 Je cours arracher ses petits,
 Et quand je descends dans la plaine
 C'est le tigre que je poursuis !
 Le lion déchu de son empire
 Veut en vain lutter contre moi !
 Sous mon fer son pouvoir expire,
 Nous nous battons roi contre roi !
 Car en ces lieux on me connaît,
 Je suis le roi de la forêt !

GASTON, *au Boucanier.*

Eh bien ! mon brave, encore un service... En arrivant ici, n'auriez-vous pas rencontré, par hasard, une petite Indienne, une jolie fille qui s'échappait de cette maison ?...

LE BOUCANIER.

Si fait !... je l'ai vue, là-bas, qui gagnait la montagne !

GASTON, *indiquant le fond à gauche.*

De ce côté ?

LE BOUCANIER.

De ce côté !

GASTON, *vivement.*

Qu'entends-je !... je cours à sa poursuite ! (*A part.*) Et bon gré, mal gré, il faudra bien qu'elle me conduise chez la terrible veuve ! (*Il sort en courant.*)

SCENE VIII.

LE BOUCANIER, MIRZA.

LE BOUCANIER, *d'un ton naturel, à Mirza.*

Nous sommes seuls ?

MIRZA, *regardant autour d'elle.*

Tout seuls !

LE BOUCANIER.

Rien de nouveau ?

MIRZA.

Rien.

LE BOUCANIER.

Aucune voile anglaise à l'horizon ?

MIRZA.

Aucune.

LE BOUCANIER.

Qui loges-tu dans ton hôtellerie ?

MIRZA.

Ce jeune seigneur.

LE BOUCANIER.

Après ?

MIRZA.

Un pauvre Espagnol.

LE BOUCANIER, *avec dédain.*

Passons !

MIRZA.

Quelques pirates français.

LE BOUCANIER, *avec émotion.*

Je veux voir ces gens... savoir ce qui les amène !

MIRZA, *avec effroi.*

N'en faites rien... s'ils avaient de mauvais desseins...

LE BOUCANIER.

Qu'importe !

(On entend la ritournelle du morceau suivant.)

MIRZA.

Je les entends !... les voici... éloignez-vous !

LE BOUCANIER.

Je reste ! j'attends... et j'écoute !...

(Il va se placer dans un coin, appuyé sur sa carabine.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE CAPITAINE RENARD, MARINS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHŒUR DE MARINS.

Dans les cieux, la première étoile

Sera le signal du départ !

Amis, préparons notre voile

Et confions-nous au hasard !

LE CAPITAINE RENARD, *aux Marins.*

Selon mon ordre, au rendez-vous
Etes-vous tous ?

LES MARINS.

Nous voici tous !

LE CAPITAINE RENARD.

Une entreprise périlleuse
Va nous conduire loin d'ici !

MIRZA, *au Capitaine.*

Et pourrait-on savoir ?...

LE CAPITAINE RENARD.

Vous êtes curieuse.

C'est un secret ; mais pourtant en ceci
Vous pouvez nous servir !

MIRZA.

En quoi puis-je être utile ?

LE CAPITAINE RENARD.

Il nous faut un pilote habile
Pour traverser les récifs périlleux
Qu'on trouve auprès du pic Terrible !...
C'est là que nous allons !

MIRZA, *à part, regardant le Boucanier.*

O ciel ! (*haut*) c'est impossible !
Vous y péririez tous... ce château dangereux
Est entouré d'écueils et de rochers affreux !

LE BOUCANIER, *s'avançant aux Marins.*

Je vous y conduirai !

MIRZA.

Grand Dieu !

TOUS.

Quel est cet homme ?

MIRZA, *sur un signe du Boucanier.*

Un marin exorcé, qu'en ces lieux on renomme !

LE BOUCANIER.

Et qui seul connaît bien le passage effrayant
Que vous voulez franchir !

LE CAPITAINE RENARD.

C'est du bonheur, vraiment !

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE RENARD et LES MARINS.

Ah ! la bonne chance !
Vivé le destin
Qui guide la France
Et sert son dessein !
Sur l'onde en furie
Bravons le trépas !
Une main amie
Conduira nos pas !

LE BOUCANIER, *à part*,

De leur confiance
Je tiens le destin !
Grâce à ma prudence
Je sais leur dessein !
Selon mon envie,
Leur sort ici-bas,
Peut être la vie
Ou bien le trépas !

MIRZA, *à part*, désignant le Boucanier.

De leur confiance
Il tient le destin !
Grâce à sa prudence
Il sait leur dessein !
Selon son envie,
Leur sort ici-bas,
Peut être la vie
Ou bien le trépas !

LE CAPITAINE RENARD, au Boucanier.

Et pour ce passage, peut-être,
Il te faut beaucoup d'or !

LE BOUCANIER.

Cela ne presse pas !
Mais avant tous, je veux connaître
Ce qui vous attire là bas ?

LE CAPITAINE RENARD, surpris.

Que dis-tu ?...

LE BOUCANIER.

S'il s'agit d'une piraterie,

Où d'un autre délit, ma foi,
Je n'en suis plus... je crains la loi !

LE CAPITAINE RENARD.

Va, ne tremble pas pour ta vie !

(*En confidence.*)

Nous allons y chercher... mais ne me trahis pas,
Quelqu'un qui se cache là-bas !

LE BOUCANIER, au Capitaine.

Je suis à vous... partons soudain !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE CAPITAINE RENARD et LES MARINS.

Ah ! la bonne chance !

Etc., etc.

LE BOUCANIER et MIRZA.

De leur confidence,

Etc., etc.

LE BOUCANIER, aux Marins.

Allons, partons !... pilote habile,
Je vais, le gouvernail en main,
Dans ce passage difficile
Remplacer pour vous le destin !

LE CAPITAINE et LES MARINS.

Allons, partons !... pilote habile,
Il va, le gouvernail en main,
Dans ce passage difficile

Remplacer pour ^{vous} nous le destin !

MIRZA, prenant le Boucanier à part.

Dans ces récifs épouvantables
Qu'allez-vous faire, ô ciel !

LE BOUCANIER, bas à Mirza.

Les échouer si bien,

Que de tous ces enragés diables
De longtemps je ne craindrai rien !

MIRZA, avec émotion.

Mais si vous périssez !

LE BOUCANIER.

Eh bien, avec le monde

J'en aurai fini sans chagrin !

Si je m'en tire ici, ma voix glissant sur l'onde,
Apportera jusqu'à toi mon refrain !

CHOEUR DE MARINS, *revenant.*

Allons, partons, pilote habile!

LE BOUCANIER.

Je vais, le gouvernail en main,

LE CHOEUR.

Dans ce passage difficile,

LE BOUCANIER.

Remplacer pour vous le destin!

Reprise du 1^{er} chœur.

Dans les cieux la première étoile

Sera le signal du départ!

Amis, préparons notre voile,

Et confions-nous au hasard!

(Le Boucanier fait un signe d'intelligence à Mirza qui le suit, et sort entouré du capitaine Renard et de tous les marins.)

SCÈNE X.

GASTON, *seul, entrant vivement par l'endroit où Mirette a disparu.*

Que vois-je !.. cette maison d'où je sors... Ah ! je comprends maintenant la fuite de mademoiselle Mirette... tout à l'heure, en la poursuivant au milieu des lianes et des bruyères... une roche cède sous ma main... je découvre un passage secret.. je m'élance, une porte s'ouvre, et me voilà ! n'importe ! le château de la Barbe-Bleue fût-il un véritable château de conte de fée, j'y pénétrerais !... je ne sais quel pressentiment m'y attire... il y a au fond de mon cœur, comme un secret espoir qui m'appelle !... et tout à l'heure encore... soit fiction, soit réalité... dans le silence de cette belle nuit, je croyais entendre soupirer à mon oreille la naïve mélodie que chantait ma charmante inconnue la première fois que je la vis !...

MÉLODIE.

1^{er} COUPLET.

Tant douce patrie !
O pays charmant !
Loin de toi, ma vie
Languit tristement !
Légère hirondelle,
Quand l'hiver s'enfuit,
Que n'ai-je ton aile
Pour revoir mon nid !

Voilà ce que sa voix touchante
Chantait !

En l'écoutant, mon âme ardente
L'aimait !

2^e COUPLET.

Devers la tourelle
De l'ancien château,
Mon vieux chien fidèle
Guide mon troupeau.
Là-bas on m'appelle,
On me pleure aussi !
Et, douleur cruelle,
Faut mourir ici !

Voilà ce que sa voix touchante
Chantait !

En l'écoutant, mon âme ardente
L'aimait !

Oui, oui, je n'hésite plus ! les nuits de ce pays sont fraîches et claires... c'est le moment de partir... et puisque je ne trouve personne pour me conduire à l'habitation de la veuve... eh ! bien, je me risquerai tout seul !..

SCENE XI.

GASTON, DON FRESCO, *qui a écouté au fond les dernières paroles de Gaston.*

DON FRESCO, à demi-voix.

Nous nous risquerons ensemble !

GASTON, surpris.

Vous ?

DON FRESCO.

Moi-même !

GASTON.

Quand vous trembliez au nom seul de la Barbe-Bleue !

DON FRESCO.

Je ne tremble plus !

GASTON.

Mais quel intérêt un noble Espagnol ?...

DON FRESCO.

Je ne suis pas Espagnol !

GASTON.

Et qui diable êtes-vous ?

DON FRESCO, *avec mystère.*

Le chevalier Hercule de Lantillac !

GASTON, *stupéfait.*

Le quatrième mari de la Barbe-Bleue ?...

HERCULE.

Le quatrième !... et comment savez-vous ?..

GASTON.

Mirette m'a tout dit... et vous n'êtes pas mort ?

HERCULE.

Jo m'en flatte !

GASTON.

Mais par quel mystère ?...

HERCULE, *baissant la voix,*

Pas un mot ici !... Venez ! vous saurez tout en chemin !

FINALE.

GASTON à Hercule.

Qui va guider mes pas ?

HERCULE.

C'est moi, coûte que coûte !

GASTON, *surpris.*

Et vous connaissez cette route ?

HERCULE.

Pour mon malheur, que trop, hélas !

ENSEMBLE.

HERCULE et GASTON.

Pour ce voyage,

Où nous engage

Le destin,

Partons soudain !

Cette aventure

Fait, je le jure,

Beaucoup d'honneur

A ^{ma}
sa valeur !

MIRETTE, *chantant dans le lointain.*

Au lutin
Malheur qui se fie !
Un lutin
C'est l'esprit malin !
D'un lutin
La sorcellerie,
Peut, un beau matin,
De fille jolie
Prendre l'air mutin,
Et vous perdre enfin !

GASTON, *parlé, à Hercule.*

Écoutez !.. c'est la voix de Mirette !. elle m'attend... elle m'appelle !

HERCULE, *avec effroi.*

Pour nous faire tomber dans quelque affreux précipice !.. Venez ! venez !.. nous prendrons un autre chemin !

GASTON.

Soit ! partons !..

LE BOUCANIER, *chantant dans le lointain le refrain de ses couplets.*

Dans ce pays on me connaît,
Je suis le roi de la forêt !

SCENE XII.

LES MÊMES, MIRZA, *entrant par le fond, dont la porte est ouverte, les stores de la fenêtre sont levés.— (On aperçoit au dehors une belle nuit calme éclairée par la lune qui se reflète sur les flots de la mer.)*

MIRZA, *entendant au loin la voix du Boucanier.*

C'est sa voix !... il est sauvé !

ENSEMBLE, *reprise.*

MIRZA.

Pour ce voyage
Lorsque l'engage
Son destin,
Il part soudain !
Cette aventure,
Fait, je le jure,
Beaucoup d'honneur
A sa valeur !

GASTON et HERCULE.

Pour ce voyage
Où nous engage
Le destin,
Etc.

MIRZA, à *Hercule et à Gaston prêts à sortir.*

Eh ! quoi ! mes gentilshommes, vous sortez à cette heure avancée !.. et où allez-vous donc ainsi au milieu de la nuit ?...

GASTON.

Au château de la Barbe-Bleue !

HERCULE, *de même, avec emphase.*

Au château de la Barbe-Bleue !

MIRZA, *consternée.*

Au château de la Barbe-Bleue !..

(*Hercule et Gaston s'éloignent par le fond, et on entend dans l'éloignement la voix de Mirette chantant son refrain.*)

Au lutin

Malheur qui se fie,

Etc.

(*Et celle du Boucanier répétant le sien.*)

Dans ce pays on me connaît,

Je suis le roi de la forêt !

ACTE II.

Le théâtre représente un kiosque indien de la plus grande richesse. — Ce kiosque, qui sert de salon à l'habitation avec laquelle il communique, est de forme octogone. — Au fond, une vaste terrasse que domine un paysage pittoresque. — Partout des fleurs et des arbustes placés dans des vases de porcelaine de Chine. Ce kiosque, ainsi que l'habitation dont il dépend, est situé sur une montagne élevée. — A droite de l'acteur, les appartements de l'habitation. A gauche et à droite, deux portes latérales, ouvrant l'une sur un boudoir, l'autre sur une galerie faisant retour en face du spectateur.

SCÈNE I.

(*Au lever du rideau, FIDÉLIA est endormie sur un élégant divan, entourée d'un moustiquaire en gaze légère. LES FEMMES ET LES ESCLAVES assises et groupées près d'elle, chantent le chœur suivant tandis que quelques-unes agitent autour de Fidélia de vastes éventails en plumes de pāon.*)

CHOEUR.

Dormez, notre belle maîtresse,
Aux feux du jour fermez les yeux,

Et que la brise vous caresse,
Que Dieu vous donne un songe heureux !

FIDÉLIA, se réveillant.

Le sommeil a fui ma paupière ;
Sous ce ciel embrasé l'on ne peut sommeiller !
Puis, il est si doux de veiller
Pour aimer, pour séduire et plaire !

CANTABILE.

Sous ce riche climat, tout émaillé de fleurs,
Un fen secret nous charme et nous oppresse !
Tout nous invite à la tendresse,
Tout parle d'amour à nos cœurs !
L'oiseau plus tendrement soupire !
La rose a des parfums plus doux !
L'air embaumé que l'on respire,
Tout semble nous dire : Aimez-vous !
Eh bien, pourtant, lorsque je veux
De mon âme écouter les vœux !

A ses femmes.

On dit que je suis
L'effroi des maris,
Et que mon amour
Dure à peine un jour !
Ah ! n'en croyez rien,
Et gardez-vous bien
De juger mon cœur
Sur ce bruit menteur !
J'aime tendrement,
Et fidèlement,
Chaque époux charmant,
Tant qu'il est vivant !
Combien peu de femmes,
Au fond de leurs âmes,
Pourraient franchement
En jurer autant !

CHOEUR.

Oui, bien peu de femmes,
Au fond de leurs âmes,
Pourraient franchement
En jurer autant !

SCÈNE II.

FIDÉLIA, MIRETTE.

(*Les femmes et les esclaves sortent sur un signe de Mirette qui leur indique de s'éloigner.*)

MIRETTE, à Fidélia.

La toilette de madame est prête!

FIDÉLIA, allant s'asseoir.

Ah! voici Mirette! ma confidente! mon âme damnée... le lutin familier de la Barbe-Bleue!... comme on dit dans le pays.

MIRETTE.

De la jolie veuve aux quatre maris?

FIDÉLIA, riant.

Tais-toi, tais-toi.... tu me flattes... viens t'asseoir, là, près de moi.... et causons!... Parle-moi de ce Français que tu rencontras hier à l'auberge de Mirza.

MIRETTE, avec malice.

Madame y a songé?

FIDÉLIA, souriant.

Tu m'en as fait un si brillant portrait!... Jeune, élégant, spirituel!...

MIRETTE.

Un cavalier charmant.... Il avait juré de venir voir madame, de pénétrer dans cette habitation; ce qui m'étonne, c'est qu'il n'y soit pas encore.

FIDÉLIA.

J'espère pour lui qu'il ne l'a pas même tenté, la nuit, au milieu des ravins escarpés, des abîmes affreux qui environnent cette demeure!...

MIRETTE.

Qui sait?... il est peut-être brisé, mourant, au fond de quelque précipice!

FIDÉLIA, vivement.

Pauvre jeune homme!...

MIRETTE, surprise.

Madame n'a jamais montré tant de pitié pour ses adorateurs!...

FIDÉLIA.

Que veux-tu?... Je suis peut-être dans un jour d'indulgence!... Et puis, c'est un Français... et tout ce qui vient de la France m'intéresse et me touche!

MIRETTE.

Pourtant ce pauvre chevalier de Lantillac!...

FIDÉLIA, *gaiement.*

Oh ! celui-là ne m'a jamais intéressée !

MIRETTE.

J'en sais quelque chose.

FIDÉLIA.

A propos... pas de nouvelles de ceux que j'attends ?...

MIRETTE.

Aucune.

FIDÉLIA, *réfléchissant.*

Pourvu qu'ils puissent pénétrer ici, sans que le boucanier...

MIRETTE.

N'est-il pas sans cesse à la chasse ?... Cette nuit même il n'est pas rentré !

FIDÉLIA.

Toujours dans nos forêts !... toujours loin de moi !... Et cette fuite qu'il prépare en secret...

MIRETTE.

C'est un ingrat qui ne mérite pas ce que madame fait pour lui !

FIDÉLIA.

Que veux-tu ?... on se lasse de tout, même du bonheur !... on prétend bien que je me suis lassée de quatre maris !...

MIRETTE.

Ah ! des maris, c'est différent, on s'en lasse toujours !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UNE ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Monsieur le comte de Rochambeau, suivi de son valet, demande à être introduit dans l'habitation.

MIRETTE à *Fidélia.*

Ah ! madame ! c'est lui, sans doute, mon beau gentilhomme !

FIDÉLIA.

Quelle témérité !

MIRETTE.

Mais je vais donner l'ordre de le congédier au plus vite...

FIDÉLIA, *l'arrêtant.*

Du tout !... Après une route si longue... après tant de fatigues pour arriver en ces lieux !... (*A l'esclave.*) Qu'il entre !... au contraire, et qu'il se repose ici quelques instants !

MIRETTE.

Au fait, celui-là n'est pas dangereux.... ce n'est pas un prétendu, comme les autres... à ce qu'il assure, du moins !

FIDÉLIA, *riant*.

Il viendrait un peu tard !

MIRETTE.

D'ailleurs, il est amoureux, en France, dans sa patrie.... et fidèle... toujours, à ce qu'il dit !

FIDÉLIA, *à Mirette*.

Fais-lui les honneurs de l'habitation.... et s'il insiste pour me voir, tu m'avertiras aussitôt.

MIRETTE.

Madame n'est pas, d'ordinaire, si gracieuse pour les visiteurs !

FIDÉLIA.

Écoute donc !... un Français amoureux et fidèle, c'est une rareté qu'on ne rencontre pas tous les jours ! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MIRETTE, puis GASTON.

MIRETTE, *voyant sortir Fidélia*.

Voilà qui est étrange !... un pareil accueil de ma maîtresse.... (*Regardant au fond.*) Mais j'aperçois notre beau chercheur d'aventures qui vient de ce côté. (*Elle se tient à l'écart.*)

GASTON, *entrant et regardant autour de lui*.

Quelle charmante habitation !... et quel mystérieux silence sous ces ombrages épais !... Un vrai palais de fée. (*Apercevant Mirette.*) Eh ! mais, voici mon joli lutin de l'hôtellerie !... la charmante Mirette.... Quand je t'avais dit que je te suivrais ici !

MIRETTE.

Ah ça, vous êtes donc sorcier ?

GASTON.

C'est ce qui pourrait m'arriver de plus heureux, pour venir chez une sorcière... nous serions à deux de jeu !.. ta divine maîtresse consent donc à me recevoir ?...

MIRETTE.

Dame ! monseigneur, si vous y tenez absolument !..

GASTON.

Si j'y tiens !...

MIRETTE.

Ah ! prenez garde !.. les jolis yeux de ma maîtresse ont déjà fait bien des infidèles !

GASTON.

Ne crains rien pour moi, mon enfant !.. d'ailleurs, je connais... je protège quelqu'un !

MIRETTE.

Qui a des projets... des idées de mariage?...

GASTON.

Peut-être !

MIRETTE.

Pour faire une fin?

GASTON, *riant*.

Faire une fin!... voilà un mot de circonstance, dans cette maison!...

MIRETTE.

Oh! ce serait bien inutile!., car madame n'est plus libre... elle est remariée!..

GASTON, *gaiement*.

Remariée!... en cinquièmes nocces!... (*A part, éclatant de rire.*)
Et le numéro quatre qui est là, qui me suit!

MIRETTE.

Que dites-vous là, monseigneur?..

GASTON.

Rien, rien, mon enfant!.. (*A part.*) Diable! ne trahissons pas maintenant l'incognito du chevalier... (*Haut.*) Avertis ta maîtresse que je desire ardemment lui présenter mes hommages!... En attendant la ravissante douairière je vais visiter sa propriété!... ça doit être curieux comme un conte de Perrault... et d'abord... (*indiquant une porte à gauche*) qu'est-ce que c'est que cette porte-là?

MIRETTE, *vivement*.

On n'entre pas ici, monsieur!... c'est un boudoir, un cabinet mystérieux!

GASTON, *riant*.

C'est juste!... le cabinet de la Barbe-Bleue!... comme dans le conte... rien n'y manque... (*Ouvrant la porte et jetant un cri.*)
O ciel! que vois-je!..

MIRETTE.

Qu'avez-vous?

GASTON, *désignant le fond du boudoir*.

Ce portrait, dans ce boudoir!

MIRETTE.

Le portrait de madame!

GASTON.

De ta maîtresse?

MIRETTE.

Sans doute!

GASTON.

Mais non !... c'est un songe, une illusion de mes sens, de mon cœur... ici, à mille lieues de la France... le portrait de mon incon-
nue de Saint-Germain... de celle que j'adore !

MIRETTE.

Qu'entends-je !...

GASTON.

Je veux voir ta maîtresse à tout prix !... et je cours moi-
même...

MIRETTE, *le retenant.*

Arrêtez, monseigneur... c'est moi qui vais la prévenir...
(*A part.*) Est-ce que madame serait plus sorcière que je ne le
croyais !... (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

GASTON, puis HERCULE.

GASTON, *regardant le portrait.*

Non ! non... ce ne peut être là l'image de cette veuve terri-
ble !..

HERCULE, *se glissant dans le salon par le fond.*

Je me sens très-ému dans cette fatale demeure !.. (*Haut à
Gaston.*) Mon jeune ami !

GASTON, *avec distraction.*

C'est vous ?

HERCULE, *s'avançant.*

Êtes-vous seul ?

GASTON.

Tout seul !.. mais avant tout, connaissez-vous ce portrait ? (*Il
le conduit à la porte à gauche qui est restée ouverte.*)

HERCULE, *jetant un cri.*

Grand Dieu ! ma femme en personne !... non ! en peinture !

GASTON, *stupéfait.*

Votre femme ?...

HERCULE.

La Barbe-Bleue, vous dis-je !

GASTON.

Allons donc !... vous rêvez !

HERCULE.

Je ne suis que trop éveillé... et tout ici me rappelle d'affreux
souvenirs !

GASTON.

Parlez ! parlez !

HERCULE.

Je me vois encore dans la nuit fatale où je la conduisis à l'autel, dans la chapelle de l'habitation !... à ce moment le sort de mes prédécesseurs m'apparut avec horreur !... et j'étais si troublé, que sous le voile épais qui couvrait ma fiancée, elle me sembla plus grande que de coutume !

GASTON.

C'est juste !... la peur augmente les objets !

HERCULE.

Je crus même voir, sur la main blanche qu'elle me présentait devant l'autel, un signe noir que je n'y avais pas encore remarqué...

GASTON.

Mauvais présage !

HERCULE, *baissant la voix.*

Chut !... voici le plus intéressant !... Mon épouse m'avait quitté au sortir de la chapelle... lorsqu'en passant près d'un petit kiosque isolé, qui domine la mer... j'entendis deux voix qui parlaient vivement... et je reconnus la voix de ma femme... je m'approchai d'une persienne baissée, et l'autre voix prononça ces odieuses paroles ! « Il faut en finir avec ce Gascon... et » j'exige qu'il disparaisse aujourd'hui même !.. — C'est bien » mon intention, répondit ma femme !.. et cela ne sera pas » long ! »

GASTON.

Le jour de vos noces !... ce qu'on appelle le plus beau jour de la vie !-

HERCULE.

Je compris mon triste sort !... je devais périr, comme les trois autres époux de la veuve... un peu plus tôt, voilà tout !... et comme je cherchais, quelques heures après, à m'enfuir par-dessus une palissade... un coup de feu tiré sur moi me causa une si horrible frayeur, que je roulai dans un ravin qui bordait l'habitation de ce côté, et dans lequel on me croit sans doute enseveli pour jamais !

GASTON.

Pour jamais !.. car votre veuve inconsolable...

HERCULE.

Eh bien ?

GASTON.

A pris un nouvel époux !

HERCULE, *prêt à tomber.*

Horreur ! soutenez-moi !.. je me sens faiblir... je crois que je me meurs !..

GASTON.

Allons, remettez-vous... ce que c'est que la passion !...

HERCULE.

Oui, monsieur... moi qui revenais comme Ulysse chez Pénélope... mais maintenant je vois clairement que Pénélope voulait me donner un successeur !... mais, sandis !... (*On entend un prélude de harpe.*) Grand Dieu ! c'est fait de nous !...

GASTON.

Écoutez ! écoutez !..

HERCULE.

Un signal de mort peut-être !..

GASTON.

Quel air charmant !.. Écoutez !..

HERCULE.

Monsieur, je n'aime pas la musique !.. en ce moment surtout !.. et je m'enfuis de ces catacombes des époux passés, présents et futurs !.. mes pauvres jambes flageolent, flageolent... comme des épis un jour d'orage !.. (*Il se dirige vers le fond.*)

MIRETTE, à haute voix en dehors..

Fermez toutes les portes de l'habitation !.. et que personne n'en puisse sortir sans l'ordre de madame !

HERCULE, se sauvant en jetant un cri de frayeur.

Ah !...

CHOEUR AÉRIEN.

La voilà, la déesse
Qui règne dans ces lieux !
Les plaisirs, la tendresse
Lui font des jours heureux !

SCÈNE VI.

FIDÉLIA, dans la plus brillante toilette, GASTON, se tenant à l'écart. Quelques jeunes esclaves entrent avec Fidélia.

FIDÉLIA.

CHANSONNETTE accompagnée par le chœur aérien.

PREMIER COUPLET.

Venez, troupe jolie,
Des plaisirs de la vie,
Ah ! venez, sans émoi,
Cohorte passagère,
A fixer trop légère,
Venez, venez à moi !

Comme une brise folle
 Qu'un caprice créa,
 L'amour qui vient console
 De l'amour qui s'en va !

Ah ! ah !

Ah ! ah !

Oui, le bonheur est là !

Là !

DEUXIEME COUPLET.

Comme l'éclair qui passe,
 Ou l'oiseau dans l'espace,
 Ou la rose d'un jour,
 L'amour qui nous enivre
 Ne peut pas longtemps vivre
 Dans ce galant séjour !
 Car ici, brise folle,
 Qu'un caprice créa,
 L'amour qui vient console
 De l'amour qui s'en va !

Ah ! ah !

Ah ! ah !

Oui, le bonheur est là !

Là !

A la fin des couplets les jeunes esclaves qui pendant la chansonnette de Fidélia ont empêché Gaston de s'approcher d'elle, lui font signe qu'il peut maintenant lui parler, puis elles s'éloignent par le fond.

DUO.

GASTON, s'approchant de Fidélia.

Daignerez-vous excuser ma visite ?

(*La regardant en poussant un cri.*)

Grand Dieu !

FIDÉLIA, souriant.

Il le faut bien... puisqu'on m'assure

Que monsieur, sans voir ma figure

Ne veut pas sortir de ces lieux.

ENSEMBLE.

GASTON.

Est-ce un doux prestige,

Un charme enchanteur,

Un tendre prestige,

Qui troublent mon cœur ?

Si c'est un mensonge
Qui m'abuse, hélas !
Dieu ! d'un pareil songe
Ne m'éveille pas !

FIDÉLIA.

Est-ce un doux prodige,
Un charme enchanteur,
Un tendre prestige,
Qui troublent son cœur !
L'erreur où le plonge
Ce qu'il voit, hélas !
Ainsi qu'un doux songe,
Ne durera pas !

FIDÉLIA.

Mais d'où vient le délire étrange
Où je vous vois...

GASTON.

Ah ! dans cette maison,
Faut-il vous l'avouer... j'attendais un démon,
Et mon cœur y retrouve un ange !

FIDÉLIA, souriant.

Ne vous y fiez pas !

GASTON.

Ah ! loin de ce pays,
En France, à Saint-Germain... autrefois je vous vis !
Convenez-en !...

FIDÉLIA.

En France !

Moi ! je n'y fus jamais... j'ai reçu la naissance
Aux ardeurs de ce ciel, dont les torrides feux
Brûlent mon cœur et brillent dans mes yeux !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GASTON.

Est-ce un doux prodige, etc.

FIDÉLIA.

Est-ce un doux prodige, etc.

GASTON.

Mais qui donc êtes-vous ?

FIDÉLIA, lui faisant la révérence.

Moi, monsieur, qui je suis ?...

La pauvre veuve, hélas ! de quatre bons maris !

GASTON.

Ah! dites plutôt une fée
Empruntant de bien doux attraits,
Pour vous faire un nouveau trophée
De mon amour, de mes regrets!

FIDÉLIA.

Quoi! vous aimez quelqu'un qui me ressemble!...

GASTON.

A s'y tromper... O douce illusion!

FIDÉLIA, *riant*.

C'est charmant... Monsieur, va, je tremble,
M'aimer par procuration!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Ah! l'aimable folie!
Que mon sort est heureux
De paraître jolie
A ce cœur amoureux!
Vraiment, c'est grand dommage
De n'être pour ses yeux,
Que la fidèle image,
De l'objet de ses vœux!

GASTON.

Soit raison, soit folie,
Oui, mon cœur amoureux
Ne pourra, de la vie,
S'arracher de ces lieux!
Mais, hélas! quel dommage
De n'avoir sous les yeux
Que la fidèle image
De l'objet de ses feux!

ENSEMBLE.

FIDÉLIA.

Ah! l'aimable folie!
Que mon sort, etc...

GASTON.

Soit raison, soit folie!
Oui, mon cœur, etc...

FIDÉLIA.

Je regrette, monsieur, que votre cœur soit le jouet d'une pareille illusion!.. mais je ne veux pas l'entretenir plus longtemps par ma présence... et je vais... (*Elle veut s'éloigner.*)

GASTON.

Libre à vous de me fuir, madame... mais quant à moi je ne m'éloigne plus d'ici... Je veux m'assurer par moi-même que je ne suis point victime de quelque maléfice!... que ces traits charmants sont bien les vôtres... que vous ne les quitterez pas dans une heure... demain, dans huit jours, peut-être... que vous les garderez éternellement!...

FIDÉLIA, *riant*.

Mais à ce compte, monsieur, vous passerez donc vos jours ici?

GASTON.

Je n'en réponds pas!... à moins qu'on vous ne changiez de taille, de figure, de voix... à moins que vous ne redeveniez vieille, affreuse, ridée... avec les soixante ans que les anciens du pays assurent être votre âge d'habitude... votre âge de tous les jours... ce qui me mettrait immédiatement en fuite!

FIDÉLIA, *riant*.

Oh! je n'en doute pas!... mais voilà, monsieur, convenez-en, une extrémité bien douloureuse...

GASTON.

Je vous l'ai dit... soixante ans, et horrible! voilà mon ultimatum!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIRETTE, *accourant*.

MIRETTE, à *Fidélia*.

Madame! madame!... le boucanier vient de rentrer à l'habitation!

FIDÉLIA, *bas à Mirette*.

Quel contretemps!

GASTON.

Qu'avez-vous?

FIDÉLIA, *avec embarras*.

Une visite que je n'attendais pas... le retour de quelqu'un que votre présence chez moi pourrait surprendre, irriter peut-être!... ainsi, monsieur...

MIRETTE, *indiquant le Boucanier qui entre au moment où va sortir Gaston*.

Il est trop tard!... le voici!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BOUCANIER.

QUATUOR.

LE BOUCANIER, à *Fidélia, sans voir Gaston*.

Est-il vrai qu'en cette retraite

Un homme se soit introduit?

GASTON, *le reconnaissant gaiement.*

Parbleu ! la rencontre est parfaite !
Le roi de la forêt !... l'ami de l'autre nuit !

ENSEMBLE.

GASTON.

Ah ! l'étrange entrevue !
D'où peut-il venir ?
Ce n'est pas sa vue
Qui me fait frémir !
Mais que vient donc faire
Mon sauvage ami ?
D'où vient la colère
Qu'il me montre ici ?

FIDÉLIA et MIRETTE, *à part.*

Ah ! je sens à sa vue
L'effroi me saisir !
Mais cette entrevue
Je n'ai pu la fuir !

(*Au Boucanier.*)

Sombre et téméraire,
Ah ! calmez ici,
Calmez la colère
Qui gronde sur lui !

LE BOUCANIER.

Ah ! je sens à sa vue
Mon courroux venir !
Étrange entrevue,
Qu'il aurait dû fuir !
Et grâce au mystère
Qui l'entoure ici,
Je sens ma colère
Qui gronde sur lui !

LE BOUCANIER, *à Gaston.*

Pénétrer en ces lieux !... c'est être téméraire !

GASTON, *gaiement.*

J'en conviens ! c'est mon caractère !
Mais en y venant j'ai compté
Sur les devoirs sacrés de l'hospitalité !

LE BOUCANIER.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Dans cette maison redoutable,
Soyez alors le bienvenu ;
Vous prendrez place à notre table,
Et vous y serez bien reçu.
Puis après, vous rejoindrez vite
Ou vos amis, ou vos amours ;
Car ceux qui dorment dans ce gîte
Ne s'y réveillent pas toujours !

DEUXIÈME COUPLET.

Les époux n'ont pas plus de chance
Que n'en auraient les amoureux ;
Et pour vous notre air, je le pense,
Ne vaudrait pas mieux que pour eux !
Croyez-moi, retournez bien vite
Vers vos amis ou vos amours ;
Car ceux qui dorment dans ce gîte
Ne s'y réveillent pas toujours !

GASTON, *riant, au Boucanier.*

Mais, enfin, si je dois m'éloigner pour vous plaire,
Quel temps me donnez-vous ?

LE BOUCANIER.

Deux heures à peu près !

GASTON, *riant.*

Nous nous entendrons mal... car ici, désormais,
Je désire passer mon existence entière !

MIRETTE, *à Gaston, à demi-voix.*

Ah ! ne bravez pas sa colère !

FIDÉLIA, *de même.*

Monsieur, cédez à ma prière !

MIRETTE, *de même.*

Ce sauvage est fort dangereux !

LE BOUCANIER, *à Gaston.*

Vous partirez si je le veux !

GASTON, *à Mirette.*

Mais qui donc peut-il être,
Pour parler ainsi dans ces lieux ?

LE CHATEAU DE LA BARBE-BLEUE.

LE BOUCANIER, *avec ironie.*

J'en suis, pour vous servir, tout bonnement le maître!

MIRETTE, à Gaston, à part.

De madame, c'est le mari!

GASTON, *riant.*Le cinquième époux?...
FIDÉLIA.

C'est lui!

GASTON.

C'est lui!

MIRETTE.

C'est lui! c'est lui!

GASTON, *riant.*

Ah! c'est admirable!

Et c'est impayable!

O femme incroyable,

J'admire tes goûts!

Selon ta faconde,

Tous les coins du monde

T'auront, à la ronde,

Fourni des époux!

ENSEMBLE.

FIDÉLIA et MIRETTE.

Une femme aimable,

Charante, adorable,

Lui semble incroyable

Avec cet époux!

Mais dans ce bas monde,

Chacun à la ronde,

Selon sa faconde,

Peut suivre son goût!

LE BOUCANIER.

Une femme aimable,

Charante, adorable,

Lui semble incroyable

Quand j'en suis l'époux!

Mais dans ce bas monde,

Chacun à la ronde,

Selon sa faconde,

Peut suivre ses goûts!

LE BOUCANIER, *riant*.

Ma femme, selon vous, fit un choix surprenant !

FIDÉLIA, *de même*.

Tous les goûts sont dans la nature !

GASTON, *à part*.

Étrange goût !

LE BOUCANIER, *montrant Fidélia*.

Et puis, madame, prudemment,

Désirant un mari qui dure,

En a pris un enfin d'un aspect rassurant !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FIDÉLIA et MIRETTE.

Une femme aimable, etc.

LE BOUCANIER.

Une femme aimable, etc.

LE BOUCANIER, *d'un air de bonhomie, à Gaston*.

Allons, c'est convenu !... vous partagerez tantôt notre repas de famille... puis, après le coup de l'étrier, vous repartirez aussitôt... et nous nous quitterons pour ne plus nous revoir !

GASTON, *à part*.

C'est ce que nous verrons !

LE BOUCANIER, *continuant*.

Nous autres, pauvres Indiens, voyez-vous... nous sommes jaloux comme les tigres que nous chassons ! d'ailleurs, vous êtes trop jeune, trop brillant... la comparaison ne serait pas à mon avantage... (*avec intention*), d'autant plus que je pars d'ici la nuit prochaine !

FIDÉLIA, *au Boucanier*.

Que dites-vous ?

LE BOUCANIER, *prenant Fidélia à part*.

Le brick anglais que j'attends vient de paraître à l'horizon... dans trois heures je serai sur son bord !

FIDÉLIA, *à part*.

Non, non, vous ne partirez pas !...

LE BOUCANIER, *de même*.

Il le faut !

FIDÉLIA.

Mais c'est la vie que vous allez jouer !

LE BOUCANIER.

Contre un trône, Fidélia !... la partie vaut l'enjeu !...

FIDÉLIA, *s'animant.*

Je saurai bien vous empêcher !...

LE BOUCANIER, *de même.*

Des menaces, madame !

GASTON, *s'approchant.*

Qu'entends-je ! une querelle d'époux !... de la brouille dans le ménage ?

LE BOUCANIER, *d'un ton naturel.*

Que voulez-vous !... les jolies femmes ont des caprices !...

GASTON, *à part, au Boucanier.*

Eh bien, croyez-moi, mon brave... ménagez la vôtre... vivez en bonne intelligence avec elle, si vous voulez vivre longtemps !

LE BOUCANIER.

Oh ! je ne crains rien ! et quant à vous, mon gentilhomme... je veux vous faire les honneurs de l'habitation... je vous promènerai en conscience !...

GASTON.

Merci ! j'aime mieux rester ici !

LE BOUCANIER.

Je ne dis pas !... mais j'aime mieux vous promener, moi !... les visiteurs sont rares chez nous... et puisque j'en tiens un....

GASTON, *à part.*

Voilà un sauvage trop policé !

LE BOUCANIER, *à Gaston.*

Venez, mon gentilhomme ! la promenade vous donnera de l'appétit !

GASTON, *à part.*

Que le diable emporte le boucanier !... (*Il sort, emmené par le Boucanier.*)

SCENE IX.

FIDÉLIA, MIRETTE.

FIDÉLIA, *regardant sortir le Boucanier.*

Il va partir cette nuit même !... partir ! et renverser ainsi tous mes projets !

MIRETTE.

Et aucun moyen de s'y opposer !

FIDÉLIA.

Aucun !... impossible de le retenir en ces lieux !

MIRETTE.

Ceux que madame attend auraient seuls ce pouvoir... et rien n'annonce encore leur arrivée.

FIDÉLIA.

Faut-il donc renoncer à tout espoir?

MIRETTE.

Ecoutez, madame, écoutez... on approche... (*A ce moment, le capitaine Renard et les Marins se glissent mystérieusement dans les jardins.*)

FIDÉLIA.

Que vois-je?... Ces uniformes de marins!

MIRETTE.

Des Français!

FIDÉLIA.

Dieu soit loué!... ceux que j'attends, peut-être!

SCÈNE X.

LE CAPITAINE RENARD, LES MARINS, FIDÉLIA et
MIRETTE, se tenant à l'écart.

CHOEUR, à mi-voix.

Ainsi qu'un serpent
Qui s'en va rampant,
Sans que la prairie
A l'herbe fleurie
Indique les plis
Que font ses replis,
Ici qu'on se glisse
Sans que rien trahisse
De nos pas furtifs
Les soins attentifs...
Dans cette demeure
Faut-il que l'on meure
Si facilement!
Qu'importe vraiment!
Amis, en silence!
Que la vigilance,
Bravant le trépas,
Guide tous nos pas!

FIDÉLIA, se montrant aux Marins.

Que voulez-vous, Messieurs?

LE CAPITAINE RENARD, à Fidélia.

Par grâce, du silence!

(*Examinant Fidélia, à part.*)

Cette taille... ces traits... ces yeux...

C'est le signalement de telle qu'en ces lieux
Nous devons rencontrer...

FIDÉLIA, aux pirates.

D'où venez-vous ?

LE CAPITAINE RENARD,

De France !

Au péril de nos jours, et dans un frêle esquif,
Qu'un traître a dirigé contre un affreux rescif,
Nous pénétrons ici, grâce à nos escalades !
Au milieu des rochers, trois de nos camarades
Ont péri... mais qu'importe ! on brave tout, ma foi,
Lorsque l'on a l'honneur d'être envoyé du roi !

FIDÉLIA.

Du Roi !

LE CAPITAINE RENARD, baissant la voix.

De Sa Majesté Jacques II, roi d'Angleterre.

FIDÉLIA.

Quelle preuve ?

LE CAPITAINE RENARD, du même ton.

Je suis chargé d'obéir aveuglément à la personne qui me fera
voir un anneau semblable à celui-là ! (*Il montre un anneau.*)

FIDÉLIA, étendant la main.

Le voici !

LE CAPITAINE RENARD, s'agenouillant.

J'attends les ordres de votre altesse royale !

FIDÉLIA, vivement.

Relevez-vous !... Monsieur... relevez-vous... il n'y a pas d'altesse ici, ne l'oubliez pas !

LE CAPITAINE RENARD.

J'obéis !

GASTON, paraissant à droite, sans être vu des personnes qui sont en scène.

Enfin ! j'ai pu me soustraire aux politesses de mon sauvage,
et j'accours... que vois-je ?... la Barbe-Bleue entourée d'étrangers !

HERCULE, paraissant de l'autre côté, de même.

Impossible de fuir !... Ciel ! ma femme !...

FIDÉLIA, au Capitaine.

Personne ne vous a vu entrer ?

LE CAPITAINE RENARD.

Personne !

GASTON, à part, reconnaissant Renard et ses gens.

Mes forbans d'hier soir !

HERCULE, *à part, de même.*

Les pirates de l'hôtellerie !

FIDÉLIA, *au Capitaine.*

Sans cela tout serait perdu !

LE CAPITAINE RENARD.

Je le sais !.

GASTON, *se cachant.*

Écoutons !

HERCULE, *de même.*

Écoutons !

FIDÉLIA, *au Capitaine.*

Vous connaissez votre mission ?

LE CAPITAINE RENARD.

A merveille !

FIDÉLIA.

Votre navire ?

LE CAPITAINE RENARD.

Est en rade !

FIDÉLIA.

Vos gens ?

LE CAPITAINE RENARD.

Des cœurs de bronze, des bras de fer.

GASTON, *à part.*

De quoi diable s'agit-il ?

FIDÉLIA, *au Capitaine.*

Vous savez quel est l'homme que vous devez enlever ?...

HERCULE, *à part.*

Grand Dieu ! moi peut-être !

LE CAPITAINE RENARD.

Très-bien !.. (*Riant.*) Le mari de la Barbe-Bleue !

GASTON.

Son mari !

HERCULE, *à part.*

Mon successeur !..

MIRETTE.

Un rude personnage... le plus terrible boucanier du pays !..

LE CAPITAINE RENARD.

Attendez donc... un sauvage... carabine de six pieds à la main.

MIRETTE.

C'est cela même !..

LE CAPITAINE RENARD, *bas à ses gens.*Enfer! nous le tenions !.. (*Haut.*) Diable !.. l'expédition ne sera pas facile !

FIDÉLIA.

N'importe ! il faut qu'il disparaisse d'ici cette nuit même !

GASTON *et* HERCULE, *à part.*

Quelle horreur !

LE CAPITAINE RENARD.

Il disparaîtra !

MIRETTE.

Mais s'il se défend ?

FIDÉLIA.

Il ne se défendra pas !

LE CAPITAINE RENARD.

Et comment ?

FIDÉLIA, *baissant la voix.*

Écoutez !.. depuis longtemps, j'y pense... le suc d'une plante de ces contrées, qui combat mes insomnies sous ce ciel de feu... quelques gouttes dans son breuvage...

MIRETTE.

Pendant le repas qui s'apprête !

GASTON, *à part.*

C'est infâme !..

HERCULE, *à part.*

C'est odieux !

MIRETTE.

Et vous l'enlèverez ainsi, sans qu'il fasse résistance.

LE CAPITAINE RENARD.

J'aime mieux ça !

FIDÉLIA.

A ce soir, ici, dans ce salon !

LE CAPITAINE RENARD.

J'obéirai, madame !

GASTON, *à part.*

Encore un !

HERCULE, *avec horreur.*

Et de cinq !

FIDÉLIA, *au capitaine.*

Et en attendant, Mirette va vous indiquer une retraite sûre!...

MIRETTE.

Une grotte impénétrable !

FIDÉLIA.

A ce soir !

LE CAPITAINE RENARD.

A ce soir, madame ! (*A ses gens.*) En marche, vous autres...
et pas de bruit, surtout!...

(*Ils sortent, précédés de Mirette et de Fidélia, sur la reprise du chœur.*)

CHOEUR, *reprise.*

Ainsi qu'un serpent
Qui s'en va rampant,
Sans que la prairie
A l'herbe fleurie, etc.

SCENE XI.

GASTON, *entr'ouvrant la porte de droite*, HERCULE *celle de gauche.*

GASTON, *à la porte de droite.*

Je suis confondu !

HERCULE, *à la porte de gauche.*

Mes cheveux se dressent d'horreur !...

GASTON, *apercevant Hercule.*

Vous étiez là ?

HERCULE, *de même.*

Oui !

GASTON.

Vous avez entendu?...

HERCULE.

Tout !

GASTON.

Votre épouse est un monstre !

HERCULE.

Sandis ! je le sais bien !

GASTON.

Un assassin !

HERCULE.

A qui le dites-vous !

GASTON.

Qui veut se débarrasser de son cinquième mari...

HERCULE.

C'est l'usage de la maison !

GASTON.

Nous démasquerons la coupable !

HERCULE.

Vous la démasquerez !

GASTON.

Vous vengerons ses victimes !

HERCULE.

Vous les vengerez !

GASTON.

Silence !

HERCULE.

Qu'arrive-t-il ?

GASTON.

On approche !

HERCULE.

Je frémis !

GASTON.

Écoutez !

HERCULE.

Quoi donc ?

GASTON.

C'est elle !

HERCULE, *refermant la porte.*

Je me ressauve !

GASTON.

Et moi, je reste, pour l'accabler, la confondre!...

SCÈNE XII.

GASTON, FIDÉLIA.

FIDÉLIA, *entrant par le fond.*

Ah ! c'est vous, monsieur le comje ?

GASTON, *d'une voix étouffée.*

Oui, madame... je vous attendais !

FIDÉLIA.

Què vois-je!... comme vous êtes pâle... ému!...

GASTON.

On le serait à moins!... car le trouble, l'agitation que j'éprouve...

FIDÉLIA, *s'asseyant et minaudant.*

Ah ! j'y suis... ma présence peut-être !

GASTON.

Oui, madame, oui... et l'effroi qu'elle m'inspire...

FIDÉLIA.

Expliquez-vous, monsieur?...

GASTON, *montrant le cabinet.*

Tout à l'heure, tandis que ces pirates vous entouraient... j'étais là... j'ai tout entendu!...

FIDÉLIA, *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Et qu'avez-vous entendu, monsieur?

GASTON.

Le plus indigne complot... entre vous et ces misérables forbans!...

FIDÉLIA.

Après?

GASTON.

Le projet infâme d'ajouter une nouvelle victime à votre liste... de faire enlever votre époux !

FIDÉLIA.

Après?

GASTON.

De l'empoisonner, peut-être !

FIDÉLIA, *avec le plus grand sang-froid.*

Après?...

GASTON, *avec indignation.*

Comment ! après !... mais il me semble que c'est bien assez !... que c'est mille fois trop !

FIDÉLIA, *du ton le plus indifférent.*

Ainsi, voilà tout !... vous n'avez entendu que cela ?...

GASTON, *hors de lui.*

Que cela !... mais vous êtes donc déjà si enracinée dans le crime... que celui-là ne compte plus pour vous !... un rapt, un assassinat... Ah ! madame !...

FIDÉLIA.

Calmez-vous, monsieur!...

GASTON.

Mais cela ne se passera pas ainsi !... je vais avertir l'infortuné !

FIDÉLIA.

Vous n'en ferez rien !

GASTON.

Et pourquoi cela, madame ?...

FIDÉLIA, *se levant*.

Mais regardez-moi donc, monsieur !... ai-je l'air aussi cruel que vous le dites ?...

COUPLETS.

1^{er} COUPLET.

Regardez-moi, suis-je terrible ?
 Et dans ces yeux qu'on trouve doux,
 Lisez-vous une âme insensible,
 Et le trépas de cinq époux ?
 Cette main semble-t-elle faite
 Pour causer la mort et l'effroi ?
 Et bien que l'on soit imparfaite,
 Doit-on faire aussi peur de soi ?

Regardez-moi !

Regardez-moi !

Allons, monsieur, regardez-moi !

2^e COUPLET.

Regardez-moi... de cette bouche
 Il sort parfois un doux soupir...
 Un aveu tendre... un mot qui touche...
 Mais qui ne fait jamais mourir !
 J'ai l'âme trop tendre et trop folle
 Pour de noirs forfaits, sur ma foi !
 Si vous doutez de ma parole,

Regardez-moi !

Regardez-moi !

Allons, monsieur, regardez-moi !

GASTON.

Eh bien ! oui, je vous regarde... et je vous admire... mais je ne puis accorder tant de beauté, de grâces, avec les crimes dont on vous accuse... avec celui que vous méditez... il y a là-dessous un secret, un mystère !...

FIDÉLIA.

Peut-être !...

GASTON.

Eh bien ! alors, ne me cachez rien !... dites-moi tout... et je vous jure de me taire sur ce que j'ai vu, entendu !

FIDÉLIA, *riant*.

Le beau mérite !... et combien cette confiance m'honore...

Merci, monsieur... je n'en veux pas... mais à défaut de confiance... pour obtenir votre discrétion... je vais employer d'autres armes...

GASTON.

Lesquelles?...

FIDÉLIA.

D'abord, la séduction!... Vous voyez que je ne vous prends pas en traître!

GASTON.

Oui, vos grâces... votre esprit... voilà les pièges que vous allez me tendre...

FIDÉLIA.

Non, monsieur, j'ai mieux que cela!... je vous rendrai celle que vous aimez!

GASTON, avec joie.

Il se pourrait?

FIDÉLIA, riant.

Voyez comme c'est facile!... vous êtes déjà tout séduit!... Voilà donc mon traité... confiance absolue de votre part, quelque chose que vous voyiez, ou que vous entendiez!

GASTON.

Soit!

FIDÉLIA.

Vous le jurez?

GASTON.

Je le jure!...

FIDÉLIA.

Bien!... et moi, je m'engage à vous faire retrouver, non plus l'image trompeuse de l'objet de votre amour... mais cet objet lui-même... cello enfin que vous adorez!

GASTON.

Vous auriez ce pouvoir?

FIDÉLIA.

Ne suis-je pas un peu fée?

GASTON.

Et quand cela?

FIDÉLIA.

Ce soir, ici même, quand neuf heures sonneront.

GASTON, se jetant à ses pieds.

Ah! vous êtes un ange! et je promets tout!

HERCULE, paraissant au fond.

Que vois-je!... il est à ses genoux!...

FIDÉLIA, *sortant par la droite.*

Partez, éloignez-vous !

GASTON.

J'obéis !... (*Voyant entrer Hercule et courant à lui avec transport.*) Ah ! mon cher chevalier !... quelle femme vous et le Boucanier vous avez là !... (*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE XIII.

HERCULE, *seul, regardant sortir Gaston.*
Et lui aussi !... fasciné par cette audacieuse sirène !...

COUPLETS.

1^{er} COUPLET.

C'en est fait ! je ne veux plus être
Témoin de ces crimes affreux,
Et dans mon cœur je sens renaître
La bravoure de mes aïeux !
Après cela, tout mon courage
Peut-il amener sur mes pas,
Dans ce château d'anthropophage,
Autre chose que le trépas !...

Ma vaillance
Me dit : Restons !
Ma prudence
Me dit : Fuyons !
Restons !..
Fuyons !..
Restons ! !..

2^e COUPLET.

Il en est temps... faisons connaître
Le sang d'un fils de l'Armagnac !
Que ces lieux retrouvent pour maître
Le chevalier de Lantillac !
Qu'ai-je dit ?... Si l'écho répète
Ce nom fameux par un trépas,
Une nouvelle mort est prête ;
Elle est là !... partout sur mes pas !

La vaillance
Me dit : Restons !
La prudence
Me dit : Fuyons !
Fuyons !
Restons !
Fuyons ! !

SCÈNE XIV.

HERCULE, MIRETTE.

MIRETTE, *à la cantonade.*

Oui, madame... à neuf heures, tout sera prêt!...

HERCULE, *à part.*

Ciel ! Mirette !

MIRETTE, *apercevant Hercule.*

Que vois-je!... le valet de notre jeune Français!

HERCULE, *à part.*

C'est le diable que cette fille-là!... si je parle, elle reconnaîtra mon accent!...

MIRETTE, *l'examinant.*

C'est étonnant comme votre air me rappelle... Tournez-vous donc un peu !

HERCULE, *se retournant, à part.*

Je frissonne!...

MIRETTE, *l'examinant.*

C'est bien cela!... pourtant le chevalier me semblait plus grand ! après ça, vous me direz : il a eu si peur avant sa mort, le pauvre homme!...

HERCULE, *à part.*

Sandis ! il y avait de quoi !

MIRETTE.

Au fait, il vaut mieux pour le défunt qu'il ne soit plus de ce monde... il n'y resterait pas longtemps, grâce à notre nouveau maître!...

HERCULE, *à part, avec terreur.*

Oh ! oh !

MIRETTE, *continuant.*

Un homme féroce!...

HERCULE, *de même.*

Oh ! oh !

MIRETTE, *impatiente.*

Ah ça, parlerez-vous?... Êtes-vous muet?...

HERCULE, *s'oubliant.*

Oui!

MIRETTE.

Un muet qui parle!... ce muet-là m'est suspect... mais le boucanier n'est pas loin... il vous fera bien parler, lui!...

HERCULE, *voulant fuir, à part.*

Miséricorde!...

MIRETTE, *le retenant.*

Du tout !... vous resterez !... et comme vous avez de bons bras, vous m'aidez à servir le souper de madame !...

HERCULE, *à part.*

Voilà une vipère de femelle !...

MIRETTE, *donnant à Hercule un vase d'or et une coupe.*

Allons, prenez cela... vous serez l'échanson de ma maîtresse.

HERCULE, *à part.*

Servir sa femme !... O comble de l'humiliation !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE BOUCANIER, FIDÉLIA, GASTON, *précédés de jeunes filles hindoues, de jeunes garçons de couleur, de nègres et de négresses, apportant une table de bambous qu'ils couvrent de vases d'or et d'argent, de riches corbeilles remplies de fruits, de coupes de vermeil et de flacons de vin.*

FINALE.

CHOEUR.

Que cette table se couronne
De fleurs et de fruits de l'Indus,
Et des trésors que le ciel donne,
Par lui, sous nos pas répandus !

Que la perle blonde
À nos yeux abonde,
Dans des vases d'or !
Rose du Bengale,
Toujours sans égale,
Refleuris encor !...
Qu'ici tout rayonne
D'éclat, de beauté !
Car ici l'on donne
L'hospitalité !

GASTON, *gaiement, à Fidélia.*

Quel repas magnifique ! ah ! vraiment, sur mon âme,
De l'Inde on reconnaît l'opulente splendeur !
Mais un de vos regards éblouit plus, madame,
Que cet or, ces bijoux à l'aspect enchanteur !

LE BOUCANIER, *à Gaston, montrant la table.*

Excusez-nous, c'est là notre ordinaire,
Sans apprêts nous vous recevons.

GASTON, *à part, riant.*

Ah cà, que diable peut-il faire
Lorsqu'il veut faire des façons !

REPRISE DU CHOEUR, *sur lequel Fidélia, Gaston et le Boucanier s'assoient à table.*

Que cette table se couronne

Etc., etc.

LE BOUCANIER, *à Gaston, tendant sa coupe.*

A vous, monsieur, ce toast-là !

FIDÉLIA, *bas à Mirette, indiquant le Boucanier.*

Verse-lui de ce vin que ma main prépara !

LE BOUCANIER, *à Mirette qui lui verse du vin.*

Versez encore !... oui, versez à plein bord !...

HERCULE, *à part, regardant le Boucanier buvant.*

L'infortuné ! je vois son sort !

MIRETTE, *bas à Hercule.*

Un geste ! un mot !... vous êtes mort !

LE BOUCANIER, *à Fidélia.*

Et vous, pour charmer le repas,

Dites-nous la ballade du roi de Lahore !...

FIDÉLIA.

J'allais

Vous l'offrir à l'instant.

GASTON, *à part.*

Quels sont donc ses projets ?

FIDÉLIA.

BALLADE, *accompagnée par des instruments hindous.*

PREMIER COUPLET.

A Lahore-jadis régnait

Un sultan puissant et superbe !

Devant lui le front se courbait,

Comme l'ouragan courbe l'herbe !

Il disait.... c'était son refrain :

Aimons vite femme jolie,

Est-on certain dans cette vie

D'aimer encor le lendemain ?

Tous en chœur.

Aimons vite femme jolie, etc.

FIDÉLIA.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans cette coupe, où le rubis

Brille moins que le vin qui coule,

Versez, versez ce vin sans prix,

Comme un flot du Gange qui roule !

Buvons, buvons!.. c'est mon refrain!
 Chagrin, malheur, oui, tout s'oublie!
 Est-on certain dans cette vie
 De boire encor le lendemain?

TOUS en chœur.

Chagrin, malheur, oui, tout s'oublie, etc.

(*La nuit vient peu à peu.*)

LE BOUCANIER, *qui a bu plusieurs fois le vin que lui a servi Mirette, se lève avec effort, comme étourdi, et commence le couplet suivant.*

TROISIÈME COUPLETT.

Bientôt, du sultan glorieux,
 Sur le sein retombe la tête;
 Est-ce pour faire un songe heureux?
 Est-ce son trépas qui s'apprête?
 Car il murmure ce refrain:
 Dormir! dormir!... mais c'est folie!
 Est-on certain, dans cette vie,
 De s'éveiller le lendemain?...

Ses yeux se ferment, il chancelle, et retombe à sa place comme anéanti.

CHŒUR à mi-voix.

Dormir! dormir! mais c'est folie, etc.

GASTON, à Fidélia, lui montrant le Boucanier.

Que vois-je!... et cet état si semblable à la mort!
 Qu'en faut-il donc penser?...

FIDÉLIA, à Gaston.

N'en pensez rien!... il dort!...

On parle sur la ritournelle du chœur des pirates, qui entrent avec mystère.

HERCULE, à part, regardant le Boucanier.

Quel sommeil!

CHŒUR DES PIRATES, à voix basse.

Ainsi qu'un serpent

Qui s'en va rampant

Sans que la prairie, etc.

GASTON, à Fidélia, qui fait signe aux pirates d'enlever le Boucanier.

Non, madame, non!... Je ne puis ainsi laisser enlever cet homme... là, sous mes yeux!

FIDÉLIA, avec autorité.

Et votre serment, monsieur?

GASTON.

Ah! cette femme me rendra fou!

HERCULE, *tremblant.*

Il y a longtemps que j'éprouve l'horreur, moi !

MIRETTE, *à Hercule à demi-voix.*

Silence ! chevalier de Lantillac !

HERCULE, *stupéfait, à part.*

J'éprouve reconnu ! (*Au moment où les pirates s'éloignent, en emportant le Boucanier, on entend sonner neuf heures.*)

GASTON, *écoutant.*

Neuf heures !... J'ai tenu ma parole, madame, et la vôtre ?... Répondez ! celle que j'aime ?...

FIDÉLIA, *montrant le cabinet.*

Dans un instant, elle sera là !

GASTON.

Dans ce boudoir ?

FIDÉLIA, *entrant dans le cabinet.*

En même temps que moi !

GASTON, *à part.*

Mais j'y songe ! Si c'était une ruse pour me fuir... pour m'échapper encore... Courons !

HERCULE.

Oui, partons ! (*Gaston s'élance vers le boudoir ; mais les esclaves, sur un signe de Mirette, se placent devant la porte, et l'arrêtent.*)

FIDÉLIA, *chantant la mélodie du 1^{er} acte, dans le boudoir.*

Tant douce patrie !

O pays charmant

Loin de toi, ma vie

Languit tristement !

Là-bas on m'appelle,

On me pleure aussi, etc.

GASTON.

O surprise nouvelle !

Mais c'est sa voix, grand Dieu !

Et cet air connu d'elle,

D'elle seule en ce lieu !

Ah ! ma tête se perd... et ma raison ! mon Dieu !

FIDÉLIA, *dont la voix se perd dans l'éloignement.*

Adieu ! adieu ! adieu !

GASTON.

STRETTA.

Ah ! je veux la suivre !

Je veux la poursuivre,

Car je ne puis vivre
D'elle séparé !
Malgré le mystère
Qu'elle veut me taire,
Sur mer ou sur terre
Je la rejoindrai !

MIRETTE, aux noirs.

Esclaves, la maîtresse ordonne
Qu'ici vous arrêtiez ses pas,
Jusqu'à ce qu'au lointain, le canon gronde et tonne !..
GASTON, se débattant dans les bras des esclaves.
Laissez-moi ! laissez-moi ! ne me retenez pas !

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

GASTON.

Oui, je veux la suivre,
Je veux la poursuivre,
Car je ne puis vivre
D'elle séparé !..
Malgré le mystère
Qu'elle veut me taire,
Sur mer ou sur terre
Je la rejoindrai !

MIRETTE, HERCULE et LE CHOEUR.

L'amour qui l'enivre
Veut en vain poursuivre
Celle que va suivre
Son cœur égaré.
Ce qu'on veut lui taire
Restera mystère,
Peut-être, sur terre,
Toujours ignoré !

(Après l'ensemble général, trois coups de canon retentissent sur la mer.)

GASTON, à Mirette.

Qu'entends-je là !..

MIRETTE.

Le signal du départ !

GASTON, échappant aux esclaves.

Je suis donc libre enfin !..

MIRETTE.

Oui, libre... mais trop tard !

(Gaston s'élance dehors, suivi d'Hercule, qui s'attache à lui. Mirette montre de la main la terrasse d'où l'on voit la mer, aux esclaves groupés près d'elle, et sort vivement. — TABLEAU.)

ACTE III.

Le théâtre représente une partie du parc royal, à Saint-Germain-en-Laye.
— Quelques marches de marbre conduisent au pavillon de face du château ; ce perron est orné de vases de fleurs. — A droite et à gauche, partout des massifs de buis, des charmilles épaisses, des tonnelles et des ifs de verdure à la mode des anciens jardins français. — Cette partie du parc, très-boisée, est ornée de statues de marbre.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, une patrouille de gardes royales écossaises, conduite par un Caporal, traverse lentement le jardin, sur le chœur suivant :

CHOEUR.

Rôdeurs,
Maraudeurs,
Quand la garde passe,
Vite, faites place !
Et loin du palais
Portez vos méfaits,
Nous veillons de près !
Et sans pitié ni merci,
Nous arrêtons tout ici !

SCÈNE II.

Une seconde patrouille, commandée par Hercule de Lantillac, en sergent des gardes écossaises, paraît à son tour, en reprenant le même chœur.

CHOEUR.

Rôdeurs,
Maraudeurs, etc.

LE CAPORAL, *au sergent qu'il rencontre.*

Salut, sergent !

HERCULE.

Serviteur, caporal !

LE CAPORAL.

Tiens ! c'est un nouveau camarade, un nouveau venu dans notre belle garde écossaise.

HERCULE.

J'arrive de Paris, caporal, à la tête de ces braves gens, pour prendre le poste en ces lieux, à votre place.

LE CAPORAL.

Bon poste, sergent ! Le roi d'Angleterre, Jacques II, à qui notre glorieux maître Louis XIV donne l'hospitalité dans son beau palais de Saint-Germain, fait bien les choses... bonne chère et bon vin... Et depuis quand des nôtres ?

HERCULE.

Depuis huit jours seulement.

LE CAPORAL.

Et sergent d'emblée ?...

HERCULE, *fièrement*.

Jé mé nomme lé chevalier dé Lantillac !

LE CAPORAL.

Un gentilhomme, simple sergent !

HERCULE.

Que voulez-vous ! des malheurs !... Voilà six mois seulement què jé suis revenu des Grandes-Indes !

LE CAPORAL.

Où vous serviez ?

HERCULE.

Où j'étais servi, monsieur !... par trois cents esclaves de toutes les couleurs... mâles et femelles... un bétail qui se vend très-bien dans ce pays-là.

LE CAPORAL.

Trois cents esclaves !... Vous étiez donc bien riche, sergent ?

HERCULE.

J'étais à mon aise... J'avais quelques millions à dépenser... un palais doré comme une cage de perroquet... des habits couverts de diamants et de rubis... au point que j'éblouissais le soleil... qu'il se cachait en mé voyant... et que jé marchais toujours à l'ombre !

LE CAPORAL.

C'est superbe ! Et vous avez troqué tout ça contre treize sols six deniers de soldé par jour ?

HERCULE.

Què voulez-vous, l'amour du pays ! Jé mé suis arraché aux pleurs d'une épouse adorée... et j'ai fait voile vers ma belle patrie, monté sur un vaisseau chargé d'or et de pierreries !

LE CAPORAL.

Chargé d'or ?

HERCULE.

Trop chargé, monsieur !... car il s'est englouti sous lé poids de

mes richesses... Et sans un dauphin qui flânait autour du bâtiment, et sur le dos duquel jé me suis élancé, j'étais un homme défunt!

LE CAPORAL.

Voilà des aventures!... (*On entend un roulement de tambour.*)

HERCULE.

Quel est cé bruit?

LE CAPORAL.

C'est Sa Majesté le roi Jacques qui revient de sa promenade, accompagné de son neveu, Son Altesse royale le duc de Berwick, et de sa belle-nièce la duchesse de Lancastre!

HERCULE.

Je voudrais bien entrevoir ces visages augustes.

LE CAPORAL.

Sans vous commander, sergent, ça ne se fait pas!... et voilà le moment d'aller relever le poste....

HERCULE.

Soit!... Et quel est le mot d'ordre?

LE CAPORAL.

Un drôle de mot d'ordre!... Angleterre; et Barbe-Bleue.

HERCULE, avec un cri d'effroi.

Miséricorde!... qu'est-ce que cela veut dire?

LE CAPORAL.

Une joyeuseté du bon roi Jacques, apparemment; c'est le plus aimable monarque qu'on puisse voir... chacun le chérit ici!...

HERCULE, à part.

N'importe! ce mot d'ordre est étrange, et me rappelle un souvenir... qui me glace d'horreur...

LE CAPORAL.

En marche, sergent!

HERCULE, se remettant en marche, à part.

Ce diable de nom de Barbe-bleue me chatouille désagréablement le cœur!...

REPRISE DU CHOEUR.

Rôdeurs,

Maraudeurs,

Quand la garde passe,

Ici faites place!

Et loin du palais, etc.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE III.

LE ROI JACQUES, *appuyé sur le bras de la duchesse* FIDÉLIA DE LANCASTRE, *et suivi du DUC DE BERWICK ; quelques valets.*

LE DUC, *au Roi.*

Comment ! votre majesté a daigné choisir pour mot d'ordre le nom de l'héroïne de notre conte de fée ?

LE ROI.

Oui, mon beau neveu, ce nom me plaît, car il me rappelle avec bonheur le dévouement à ma cause, de notre chère nièce Fidélia de Lancastre, qui ne craignit pas de traverser les mers avec sa bonne nourrice, la fidèle Mirza, pour aller rejoindre aux Indes un noble cœur, à la vérité, mais un fou trop vaillant, qui aurait gâté nos royales affaires par son zèle et son courage.

LE DUC.

Que voulez-vous, sire ! après la descente de l'usurpateur Guillaume d'Orange à Torbay, et lorsque la trahison du duc de Marlborough eut fait passer la couronne d'Angleterre sur le front de votre coupable gendre Guillaume, loin de désertir votre cause, en vous suivant en France, j'allai me réfugier aux Grandes-Indes, au milieu même des possessions anglaises, et j'attendais là le moment d'opérer une descente en Angleterre, et de reconquérir un trône dont vous daigniez me promettre l'héritage !

LE ROI.

Et vous auriez tout perdu, monsieur le duc ; car Louis XIV n'accorde sa puissante protection à mes droits qu'à la condition expresse qu'il se chargera seul de me rétablir sur le trône !

FIDÉLIA, *gaiement.*

Vous voyez donc bien, cher frère, que j'ai servi nos intérêts en faisant enlever Jacques le Boucanier !

LE ROI, *à Fidélia, en souriant.*

Et sans doute, notre bouillant neveu devint furieux quand il se réveilla sur le bâtiment des pirates français que j'avais envoyés le prendre.

FIDÉLIA.

Furieux, sire !... mais le boucanier était dans son rôle... un tueur de tigres ne s'emporte pas comme un muguet de la cour du roi Louis XIV... Je laissai passer le premier accès.... Le duc de Berwick me pardonna ma ruse, et n'en voulut plus à la Barbe-Bleue.

LE ROI.

Qui est-ce qui croirait que voilà le farouche Boucanier, le roi de la forêt, et que j'ai là sous le bras la terrible femme dont le nom seul faisait trembler tout le canton de Madras !

FIDÉLIA, *gaiement*.

Pas elle précisément, sire, car la vieille veuve des quatre maris, à qui j'achetai à prix d'or son agreste habitation, et surtout son effrayante renommée, a sans doute repris là-bas tous ses droits !... Mais il était important de nous environner, dans ce pays ennemi, de mystère et de terreur, mon noble frère et moi. Le moyen nous réussit... le farouche Boucanier passa pour mon cinquième époux, et nul n'osa pénétrer jusqu'à nous !

LE DUC.

Excepté toutefois ce brave chevalier gascon, que les richesses de la prétendue veuve attirèrent près d'elle !...

FIDÉLIA.

Mais qui n'y resta pas longtemps, grâce à certain coup d'escopette, chargée à poudre, invention merveilleuse de son altesse royale le Boucanier !

LE ROI, *examinant Fidélia*.

Ce fut là le seul amoureux qui se présenta chez ma petite Barbe-Bleue...

LE DUC.

Oh ! non pas, sire !... Un gentilhomme français, plus jeune, plus aimable, et dont ma sœur ne vous a pas encore parlé !...

LE ROI.

Est-ce que celui-là, par hasard, aurait touché le cœur de notre belle nièce ?

FIDÉLIA.

Je ne dis pas oui, sire !..

LE ROI, *avec malice*.

Mais tu ne dis pas non !..

FIDÉLIA.

Ecoutez donc, sire !.. quand on a eu quatre maris pour riro... il est bien juste d'en avoir un pour tout de bon !

LE ROI, *riant*.

Trop juste, mon enfant !.. trop juste !.. et ce beau gentilhomme songe-t-il encore à notre charmante Indienne ?..

FIDÉLIA, *avec un soupir*.

Je l'ignore !

LE DUC, *au Roi*.

Et moi, je suis mieux instruit, sire !..

FIDÉLIA.

Que dites-vous?...

LE DUC.

Je sais qu'il vit aux Indes, près d'un vieux et riche parent... je sais qu'il aime toujours la séduisante châtelaine du pic Terrible... qu'il a refusé pour elle de brillants mariages!..

FIDÉLIA, *avec joie.*

Il se pourrait?.. Quoi! mon frère, vous auriez ainsi veillé sur lui, sans me le dire?...

LE ROI.

C'est bien, monsieur le duc!

LE DUC, *montrant Fidélia avec tendresse.*

Après ce qu'elle a fait pour moi, sire... nous ne sommes pas encore quittes!

UN HUISSIER, *entrant.*

M. le prince de Savoie demande à être reçu par Sa Majesté!

LE ROI, *avec émotion.*

Le prince!..

FIDÉLIA et LE DUC.

Qu'avez-vous, sire?..

LE ROI.

Une affaire... une affaire bien grave, mes enfants, où notre honneur royal est engagé!...

LE DUC et FIDÉLIA.

Expliquez-vous!

LE ROI.

Plus tard vous saurez tout!.. Adieu, ma fille... adieu!.. ce soir nous reparlerons du cinquième époux de la Barbe-Bleue!.. (*Le Roi sort.*)

SCENE IV.

LE DUC, FIDÉLIA, puis MIRETTE.

FIDÉLIA, *au Duc avec tendresse.*

Merci, mon frère... merci!..

MIRETTE, *accourant à Fidélia.*

Ah! madame! madame!... quel nouvelle! quelle rencontre!

FIDÉLIA, *souriant.*

Que vient donc nous annoncer mademoiselle Mirette?...

MIRETTE.

C'est lui, madame... je l'ai vu, ici... à Saint-Germain... M. de Rochambeau!

FIDÉLIA.

Qu'entends-je?... ah! j'éprouve un trouble; une émotion!...

LE DUC, à *Fidélia*, *tendrement*.

C'est du bonheur, ma sœur!...

FIDÉLIA, à *Mirette*.

Mais en es-tu certaine?...

MIRETTE.

Madame sait que j'ai de bons yeux... et il n'est pas seul!

FIDÉLIA.

Qui donc, encore?...

MIRETTE.

Le Gascon! le chevalier!

FIDÉLIA.

M. de Lantillac?

MIRETTE.

Je l'ai bien reconnu ce matin, en garde écossaise... plus maigre que jamais!

LE DUC.

Eh! qu'importe cet homme!...

MIRETTE.

Mais il m'importe, à moi!.. car madame sait ce qu'elle m'a promis.

FIDÉLIA.

Oui, oui... je ne l'oublierai pas!... mais qui peut ramener M. de Rochambeau en ces lieux?...

LE DUC, à *Fidélia*.

N'est-ce pas dans ce palais qu'il t'a vue pour la première fois?

FIDÉLIA, *avec agitation*.

Sans doute!... mais à présent, plus de mystère.. plus de secrets... je brûle de lui dire. . .

LE DUC.

Rien, ma sœur, rien!... C'est moi qui lui révélerai tout!.. Pauvres exilés, nous avons besoin du respect de tous ceux qui nous entourent. Au milieu de cette cour maligne et moqueuse, il faut que je m'assure de son silence sur les bizarreries auxquelles nous a forcé notre séjour aux Grandes Indes!

UN HUISSIER, *entrant*.

Sa Majesté prie monsieur le duc de se rendre près d'elle en toute hâte.

LE DUC.

Quel contre-temps!.. Sortons, ma sœur, sortons!..

FIDÉLIA.

S'éloigner sans le voir?...

LE DUC.

Il le faut!

FIDÉLIA.

Eh bien, capitulons!... il ne me verra pas!... mais moi, je le verrai... mais il m'entendra... et cachée dans ces épaisses char-
milles...

LE DUC.

Chère sœur! je n'ai pas le courage de m'y opposer!... mais pas d'imprudence... et surtout ne te montre pas à lui!

FIDÉLIA.

Je te le jure!

LE DUC.

Bien! bien!...

MIRETTE.

Décidément, tous les amoureux de la Barbe-Bleue se sont donné rendez-vous ici!.. (*Le Duc et Mirette s'éloignent par le fond; Fidélia par une allée du pare.*)

SCENE V.

GASTON, à un officier des gardes.

Veuillez dire à Sa Majesté que le comte de Rochambeau, chargé d'une importante mission près d'elle, sollicite la faveur d'en être reçu!.. (*L'officier salue et sort.*) (*Seul, regardant autour de lui.*) J'ai peine à contenir mon émotion, en revenant dans ces lieux... en m'approchant de ce palais, où mon cœur a laissé tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il aimera jamais!... Depuis ce jour, ma vie est un rêve... cette femme étrange que j'ai rencontrée dans ce climat lointain... est-ce bien celle que j'aime... ou n'est-ce qu'un gracieux fantôme créé par quelque magique pouvoir?.. Où est la chimère, où est la réalité?..

CHANT.

Echo de ce palais, redis-lui ma tendresse,

Et le doux espoir de mes jours!

FIDÉLIA, cachée.

Toujours!

GASTON.

Echo charmant!... qui peut avec ivresse

Aimer jamais autant que moi?

FIDÉLIA, de même.

Moi!

GASTON.

Dis-lui que mon âme l'adore !

Et qu'elle est mon souverain bien !

FIDELIA, *de même.*

Bien !

GASTON, *continuant.*

Et que bravant le temps, je l'aime plus encore !

Qu'auprès d'elle en ces lieux je viens !

FIDELIA, *de même.*

Viens !

Viens !

Viens !

GASTON.

Non ! ce n'est pas l'écho qui répond et m'appelle

O mon Dieu ! mon Dieu ! serait-ce elle ?

FIDELIA, *cachée, reprenant le refrain de la ballade du 2^e acte.*

Aimons ! aimons ! c'est mon refrain !

Aimons vite femme jolie !

Est-on certain, dans cette vie,

D'aimer encor le lendemain ?

GASTON.

Ce chant !... oui, c'est celui qui peut-être là-bas,

Fut un cruel signal de crime et de trépas !

Il court à la charmille d'où partait la voix.

FIDELIA, *chantant d'un autre côté le refrain des couplets du 2^e acte.*

Cette voix semble-t-elle faite

Pour causer un si grand effroi ?

Écoutez-moi !

Écoutez-moi !

Allons, monsieur, écoutez-moi !

GASTON, *courant au massif d'où partait la voix.*

Ah ! ne vous cachez plus !... car c'est bien vous, madame !

Prenez pitié du trouble de mon âme ?...

FIDELIA, *dans un autre bosquet.*

Comme une brise folle

Qu'un caprice créa,

L'amour qui vient console

De l'amour qui s'en va !

Ah ! ah !

Ah ! ah !

Le bonheur est là !

Là !

GASTON, *courant au massif d'où Fidélia s'est enfuie.*

Personne, ô ciel ! Ah ! de ce jeu barbare,

Madame, terminez le cours !

Un frère abri de fleurs à peine nous sépare !

FIDÉLIA, *cachée.*

Ne le franchissez pas ou je suis pour toujours !

GASTON, *s'arrêtant.*

Ah ! reste, invisible déesse !

En t'écoutant, du moins je te sais là !

FIDÉLIA, *cachée.*

Là !

Comme une brise folle

Qu'un caprice créa,

L'amour qui vient console

De l'amour qui s'en va !

GASTON.

Ta voix que le zéphir caresse,

M'arrive encore...

Écoutant.

Oui, la voilà !

FIDÉLIA.

Là !

Là !

GASTON, *reprenant avec Fidélia le refrain qu'elle vient de chanter.*

Et le bonheur, oui, le voilà !

Là !

Là !

FIDÉLIA, *vocalisant.*

Pour ton bonheur, oui, je suis là !

Là !

Là !

Peu à peu la voix s'éloigne et s'éteint tout à fait.

GASTON, *s'élançant dans le parc, à la poursuite de la voix.*

Non, non, je la perdrais, et ne puis consentir,

En la sachant si près, à la laisser me fuir !...

Il sort en courant.

SCÈNE VI.

FIDÉLIA, puis LE DUC.

FIDÉLIA, *sortant d'un massif.*

Il m'aime, il m'aime toujours ! malgré le temps, malgré le secret qui m'environne !... Et il est là... là !... près de moi... Quel

malheur puis-je craindre maintenant? (*Apercevant le Duc.*)
Venez, venez monsieur le duc! et apprenez ma joie, mon bonheur!

LE DUC.

De la joie, pauvre enfant! quand le plus triste coup vient nous frapper!

FIDÉLIA.

Que voulez-vous dire?

LE DUC.

Arme-toi de courage, ma chère Fidélia... car il va t'en falloir comme il m'en faut à moi pour déchirer ton cœur!

FIDÉLIA.

Expliquez-vous, mon frère!

LE DUC, *baissant la voix.*

Tout à l'heure, ici, le roi, dont nous sommes à présent les seuls enfants, nous parlait d'une affaire où son honneur royal était engagé!

FIDÉLIA.

Eh bien?

LE DUC.

Il m'a tout avoué!.. Lorsque l'usurpation de Guillaume d'Orange le força de fuir son royaume, un sujet dévoué fit accepter au pauvre monarque, sans or et sans ressources, une somme de trois millions, dont le seul gage fut un reçu de la main du roi!

FIDÉLIA.

Achevez!

LE DUC.

L'échéance de cette dette est arrivée... il faut payer, ou être déshonoré!

FIDÉLIA.

Grand Dieu!

LE DUC.

Le trésor obéré de Louis XIV ne peut venir au secours de Jacques II... Et le prince de Savoie lui offre le seul moyen d'acquitter cette dette sacrée.

FIDÉLIA, *avec effroi.*

Et ce moyen?

LE DUC.

C'est ta main, ma sœur!... ta main pour le neveu du prince, dont le riche apanage dégagerait à l'instant le roi envers son créancier!

FIDÉLIA.

Qu'entends-je!

LE DUC.

Tu sais, ma chère enfant, si je voulais ton bonheur; tu sais si je m'en étais occupé! Mais maintenant, le devoir est là, le devoir impérieux qui commande!... L'honneur d'un roi, d'un père, qui ne dépend plus que de toi!

FIDÉLIA.

Ah! mon frère, que me demandez-vous?

LE DUC.

Un refus, ma sœur, serait le désespoir, la honte, pour cet illustre vieillard, que le sort a si cruellement frappé!

FIDÉLIA, *avec résignation.*

Je ferai mon devoir, monsieur le duc... Ma vie n'a été qu'une suite de dévouements et de sacrifices... J'aurai le courage d'accomplir encore celui-ci!

LE DUC.

Pauvre sœur!

FIDÉLIA.

Oui, mon frère, plaignez-moi, car celui que vous m'annoncez est là, près de moi, constant et fidèle!...

LE DUC.

Il t'a vue?

FIDÉLIA.

Non pas! mais il a entendu ma voix... cette voix qu'il croit celle de la mystérieuse fée de Madras! Mais s'il m'aperçoit en ces lieux, que faire?

LE DUC.

Ne pas le reconnaître, ma sœur, et n'être pour lui que la duchesse Fidélia de Lancastre.

FIDÉLIA.

O ciel! qu'exigez-vous?

LE DUC.

On vient de ce côté... Ce sont les seigneurs de la cour qui se rendent au jeu du roi!

FIDÉLIA, *à part.*

Et forcée de les accueillir, dans un pareil moment!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DAMES et SEIGNEURS de la cour, GASTON.

CHOEUR.

Allons présenter notre hommage
A ce prince dans le malheur,
Plus noble encor par son courage,
Qu'il ne le fut par sa grandeur!

GASTON, *s'approchant de Fidélia.*

Enfin ! c'est vous, madame, et vos tendres accents
N'étaient point une erreur de mon cœur, de mes sens !

CHOEUR.

Que dit-il donc à son altesse ?

GASTON, *désignant Fidélia.*

Je dis, qu'ange, lutin, ou fée enchanteresse,
La perdre encor serait mourir !

LE DUC, *à Gaston.*

Une pareille audace ! en ces lieux !... téméraire !
Ignorez-vous à qui s'adressent vos discours ?

GASTON, *avec transport.*

A celle que j'adore ! à celle qui m'est chère !
Et que sous un autre hémisphère,
Je vis sensible à mes amours !

CHOEUR.

Mais il perd la raison !

LE DUC, *à Gaston.*

C'en est trop !

GASTON, *à Fidélia.*

De vous taire,

Madame, il n'est plus temps... parlez ! plus de mystère !

FIDÉLIA, *à Gaston avec effort.*

Je ne puis m'expliquer... en ce jour... votre erreur !
Monsieur... je suis princesse d'Angleterre,
Nièce de Jacques deux !...

LE DUC.

Et madame est ma sœur !

GASTON.

Qu'entends-je?... mais au loin, sur la terre étrangère,
Aux Indes, à Madras,
Je ne vous vis donc pas ?

LE DUC, *à Gaston.*

Son altesse jamais n'habita ces climats !
Et vous avez rêvé quelque folle chimère
Dont le récit, monsieur, ne l'intéresse pas.

GASTON.

O ciel ! mais ma raison se trouble donc, hélas !

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

LE DUC, à *Fidélia*.

Venez à la cour, où s'apprête
Pour ce soir une grande fête ;
Soyez la reine des plaisirs !
Bientôt une folle jeunesse,
D'un bon roi chassant la tristesse,
Charmera les sombres loisirs !...

FIDÉLIA, à *part*.

Allons à la cour, où s'apprête
Pour ce soir une grande fête ;
Soyons la reine des plaisirs !...
Quand mon cœur est plein de tristesse,
Il faut montrer de l'allégresse,
Paraître joyeuse, et souffrir !

LE CHŒUR.

Allons à la cour, où s'apprête
Pour ce soir une grande fête ;
Soyez la reine des plaisirs !
Bientôt une folle jeunesse,
D'un bon roi chassant la tristesse,
Charmera les sombres loisirs !...

GASTON.

Elle va, sans que rien l'arrête,
Présider une noble fête !
Et de douleur je vais mourir !
Rêve heureux d'amour, de tendresse,
Pourquoi me fuyez-vous sans cesse,
Lorsque mon cœur croit vous saisir !

Le Duc sort, en donnant la main à Fidélia, suivi de toute la cour. A ce moment, Hercule, placé sur le chemin de Fidélia, à laquelle il rend les honneurs militaires, jette un cri d'épouvante à sa vue.

HERCULE.

Ah !

SCÈNE VIII.

GASTON, HERCULE.

GASTON.

Que croire ? que penser ? Tant de froideur, de cruelle indifférence à ma vue !... et ce titre, ce rang suprême... Non, ce n'est pas elle ! ce ne peut être elle !

* HERCULE, *s'approchant.*

C'est elle ! j'en suis sûr ! la terrible Indienne !... la veuve de Madras !... la Barbe-Bleue, enfin !

GASTON.

Vous aussi ! vous l'avez reconnue ?

HERCULE.

Eh ! cap de Bious ! qui la reconnaîtrait, si ce n'est moi !... On n'oublie pas une pareille épouse, monsieur !

GASTON.

Je ne me trompais donc pas ?

HERCULE.

C'est elle, vous dis-je ! l'audacieuse créature, qui vient sans doute jusque dans la cour de ce brave monarque, pour faire quelque nouvelle victime conjugale !

GASTON.

Mais vous-même, comment êtes-vous en ces lieux ?

HERCULE.

Arrivé ce matin au palais de Saint-Germain... Sergent des gardes depuis huit jours... Et comme grâce à ce poste éminent, je n'ai peur de rien... comme nous sommes en force... je vais faire arrêter ma criminelle moitié !

GASTON.

Arrêter la nièce du roi !

HERCULE.

Ma femme, nièce du roi !... Eh ! sandis ! vous rêvez !

GASTON.

La nièce du roi, vous dis-je !... la propre nièce de Jacques deux !

HERCULE.

De Jacques deux !... mais à ce compte je serais le neveu d'un monarque... d'un petit monarque, à la vérité... mais n'importe, c'est déjà très-flatteur !

GASTON.

Tout ce qui m'arrive, tout ce que je vois ici me confond, m'épouvante !

HERCULE.

Eh ! sandis !... ce que j'ai vu là-bas est bien pis encore !

GASTON.

Ah ! sans la mission que je suis venu remplir, sans le dépôt que jo dois remettre dans les mains du roi... je fuirais à l'instant de ce palais !

HERCULE.

Et moi, j'y resterai, jeune homme... pour pénétrer ce mystère... et rentrer dans les droits et les honneurs de mon rang!... Neveu du roi, par alliance!... Mais je monte! je monte!

GASTON, vivement.

Du tout!... vous serez comme moi, méconnu... qui sait? emprisonné peut-être pour la vie!

HERCULE.

Ah! diable! mais dans ce cas, je redescends, je redescends, et je crois prudent... (*Il fait le geste de fuir.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MIRETTE, masquée, entrant sur les derniers mots d'Hercule.

MIRETTE, retenant Hercule.

Arrêtez!

HERCULE, étonné, à part.

Quelle est cette mystérieuse beauté?

MIRETTE.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET, à Hercule.

Taisez-vous!

Taisez-vous!

Apprenez qu'une noble dame

Daigne s'intéresser à vous...

Taisez-vous!

Taisez-vous!

Cachez ce bonheur dans votre âme!

Taisez-vous!...

HERCULE.

Quoi! seriez-vous un ambassadeur de ma noble épouse?

MIRETTE.

C'est elle qui vous parle par ma bouche!

HERCULE, prenant la main de Mirette.

Ah! qu'un baiser sur cette jolie main!... Ciel! que vois-je? le signe noir de la veuve!... c'est la princesse, mon épouse!... je remonte! je remonte!

DEUXIÈME COUPLET.

Taisons-nous!

Taisons-nous!

A ma grandeur je crois à peine!

C'est elle dont je suis l'époux...

Taisons-nous!

Taisons-nous!

Mon épouse est presque une reine!...

Taisons-nous!

GASTON, *qui a parlé bas à Mirette.*

Ainsi donc, celle que j'aime?...

MIRETTE.

Dans un instant va se rendre ici, par cette allée du parc.

GASTON, *avec transport.*

Il se pourrait!...

HERCULE, *à Mirette.*

O ma noble princesse!

MIRETTE, *à tous deux.*

Taisez-vous!

Taisez-vous!

Le bonheur aime le mystère!

Car du destin il craint les coups!

HERCULE et GASTON.

Taisons-nous!

Taisons-nous!

MIRETTE, *de même,*

Pour être heureux il faut se taire...

Taisez-vous!

HERCULE et GASTON.

Taisons-nous!

GASTON, *regardant vers la droite.*

On approche de ces lieux!

MIRETTE, *à Hercule.*

Venez, monsieur de Lantillac, venez!

HERCULE.

Me voilà sur les marches du trône!...

MIRETTE, *à part.*

Pour y faire sa faction!

HERCULE, *présentant sa main à Mirette.*

Pardon, altesse!... princesse!...

MIRETTE.

Partons, monseigneur! partons!... mais surtout...

REPRISE DU REFRAIN *à trois voix.*

Taisez-vous!

Taisez-vous!

Tous trois.

Pour être heureux, il faut se taire...

MIRETTE.

Taisez-vous !

HERCULE et GASTON.

Taisons-nous !..

(Mirette donnant la main à Hercule, sort avec lui par le fond à gauche.)

SCÈNE X.

GASTON, puis FIDÉLIA.

GASTON, regardant à droite.

Une femme s'avance !.. elle, sans doute !.. Ah ! je vais donc connaître enfin tous les mystères de ma vie, de mon cœur !..

DUO.

GASTON, courant à Fidélia qui entre avec émotion.

Est-ce bien vous !.. vous, ah ! madame !

Qui prenant pitié de mon âme,

Daignez reparaitre à mes yeux ?

FIDÉLIA, avec expression.

Je vous ai vu si malheureux !

GASTON, avec joie.

Qu'entends-je ? ...

FIDÉLIA.

Ecoutez-moi... dans la nuit solitaire,

Fuyant l'éclat et le bruit de la cour,

Je viens pour adoucir le mal que j'ai pu faire,

Vous donner un bonheur... et, destin trop sévère,

Vous le ravir ensuite, et sans retour !

GASTON.

Ah ! parlez ! parlez !

FIDÉLIA.

Je suis celle

Qui toucha votre cœur autrefois, en ces lieux !

GASTON, avec amour.

Ah ! je le savais bien !

FIDÉLIA, continuant.

Celle qu'un cœur fidèle

Retrouva, puis perdit encor sous d'autres cieux !

GASTON, de même.

Ah ! je le savais bien !

FIDÉLIA.

Un secret, un mystère

Que plus tard vous saurez !...

GASTON.

Je ne veux rien savoir!

Rien qu'un mot, un seul mot... car ce mot, c'est l'espoir!

C'est le bonheur! l'avenir sur la terre!

M'aimez-vous?

FIDÉLIA, avec abandon.

Puis-je vous le taire,

Quand mon trouble et mes yeux vous le laissent trop voir!

ENSEMBLE.

GASTON.

O moment suprême!

Est-il un malheur

Que ce mot : Je t'aime !

Ne chasse du cœur ?

O vous, vous qu'adore

Un cœur délirant,

Redites encore

Ce mot enivrant!

FIDÉLIA.

O moment suprême!

Est-il un malheur

Que ce mot : Je t'aime !

Ne chasse du cœur ?

Ah! quand il m'adore

D'un cœur délirant,

Puis-je dire encore

Ce mot imprudent?

FIDÉLIA.

Gaston, ce bonheur n'est qu'un rêve

Qui va bientôt s'évanouir!

Hélas ! un triste jour se lève!

Et ce doux rêve va finir!

GASTON.

Ah! que me dites-vous?

FIDÉLIA.

Non, non, plus d'avenir!

Oubliez-moi, car un devoir sévère

M'ordonne de vous fuir;

Et si je vous suis chère,

Sauvez-moi de mon cœur! Gaston, il faut partir!

GASTON.

Hélas ! pour vous sauver, madame,

Je donnerais ma vie ! idole de mon âme !

FIDÉLIA.

Eh bien, partez ! partez, au nom de notre amour !
Et vous emporterez tout le mien en ce jour !

ENSEMBLE.

FIDÉLIA.

En me fuyant, douleur extrême !
Rappelez-vous ce mot : Je t'aime !
O moment suprême,
Faut-il de son cœur,
Par ce mot : Je t'aime !
Comblér le malheur !
Ah ! quand il m'adore
D'un cœur délirant,
Puis-je dire encore
Ce mot imprudent ?

GASTON.

Dans ma douleur extrême,
J'emporte au moins ce mot : Je t'aime !
Dans ce jour suprême,
Lorsque votre cœur
Dit au mien, je t'aime !
Non, plus de malheur !
O vous, vous qu'adore
Un cœur délirant,
Redites encore
Ce mot enivrant !

FIDÉLIA, à Gaston.

Partez !

GASTON.

Vous fuir !...

FIDÉLIA.

Et pour toujours !

GASTON.

Adieu ! adieu, mes seuls amours !

Fidélia sort vivement par la droite.

SCÈNE XI.

GASTON, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, à Gaston.

Sa Majesté va recevoir M. le comte de Rochambeau.

GASTON, à lui-même.

Le roi !.. cette audience que j'ai demandée !.. le vœu sacré
d'un mourant que je dois accomplir... la dernière volonté de

mon digne oncle William Schmitt!.. mais rentrer dans ce palais... la revoir encore!.. Ah! je ne m'en sens plus la force et le courage... (*A l'huissier, lui donnant un papier cacheté.*) Veuillez remettre ces papiers au roi, monsieur... je n'aurai pas l'honneur d'en être reçu. (*L'huissier sort.*) Et maintenant, quittons ce palais où je laisse mon bonheur et ma vie!.. ce palais où elle m'apparut pour la première fois!.. là, dans ce pavillon, morne et silencieux aujourd'hui... mais brillant alors de tout l'éclat d'une cour... Ah! je m'y vois encore... le roi, ce digne pros-crit, au milieu de ses amis d'exil... elle, noble et belle, près du vieux monarque... tenant sa harpe d'or, et chantant la douce mélodie que j'ai gardée dans mon cœur!.. (*A ce moment le pavillon du fond s'éclaire peu à peu, puis on entend la voix de Fidélia chantant la romance du premier acte.*)

Tant douce patrie!
O pays charmant!
Loin de toi ma vie
Languit tristement!
Légère hirondelle,
Quand l'hiver s'enfuit,
Que n'ai-je ton aile
Pour revoir mon nid!

GASTON, *écoutant avec une vive émotion.*

O ciel! mais cet air... c'est lui! cette voix... c'est la sienne!... (*A cet instant toutes les portes du pavillon s'ouvrent à la fois, et l'on voit le tableau que Gaston vient de décrire. — Le jeu du roi, le salon rempli de seigneurs et de dames assis. Fidélia placée près du roi, joue de la harpe, et achève la mélodie; le duc de Bervick est à côté d'elle, Hercule, Mirette, et toute la cour.*)

GASTON, *prêt à se trouver mal.*

O ciel! en ma présence!
Mon rêve le plus cher! mon plus doux souvenir!
FIDÉLIA, *s'approchant de lui, accompagnée du Roi.*
C'est plus qu'un souvenir!... c'est mieux qu'une espérance!

GASTON.

Quoi donc? ô ciel!

FIDÉLIA.

C'est l'avenir!...

LE ROI, *à Gaston, parlant sur un chant d'orchestre.*

Comte de Rochambeau, notre féal sujet, William Schmitt, votre oncle, a généreusement pensé, en vous chargeant à sa dernière heure de nous remettre le reçu de la somme qu'il nous